F. T. MARINETTI

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste

Dessins à la plume par VALERI

HUITIÈME ÉDITION



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, RUE DE L'ÉPERON

1908

"Poesia"

---

2 Via Senato
Milano

à Arturo Graf
hommage
d'une profonde
admiration
littéraire

Les Dieux s'en vont

D'Annunzio reste

F T Marinetti

ŒUVRES DE F.-T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles, Poème épique
Editions de la « Plume » Paris.... ..... 3 fr. 50

Destruction, Poèmes
Léon Vanier, éditeur, Paris............ 3 fr. 50

La Momie sanglante, Poème dramatique
Editions du « Verde e Azzurro », Milan... 2 fr. »

D'Annunzio intime,
Editions du « Verde e Azzurro », Milan... 2 fr. »

Le Roi Bombance, Tragédie satirique
Editions du « Mercure de France », Paris. 3 fr. 50

La Ville Charnelle, 4e édition
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris........ 3 fr. 50



Verdi *Carducci* *D'Annunzio*

F.-T. MARINETTI

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste

DESSINS A LA PLUME DU PEINTRE ITALIEN VALERI

HUITIÈME ÉDITION





PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITIONS
E. SANSOT & Cie
7, *Rue de l'Éperon*, 7

1908

AUX

OMBRES GOGUENARDES

DE CAGLIOSTRO

ET DE CASANOVA

F.-T. M.

LES DIEUX S'EN VONT...

Les Funérailles d'un Dieu

LES FUNÉRAILLES D'UN DIEU

« Qu'on m'emporte sans apparat, dans le corbillard du pauvre, simplement escorté de trois prêtres ». C'était là sa volonté nette, qu'il fallait respecter, comme dit Monsieur Tout-le-Monde.

Supprimés donc les entassements fastueux de couronnes, et les déroulements bariolés des pompes religieuses : exclus tous les représentants de l'Art Etranger.

Or, je vous le demande, que peut bien faire

à des soldats la modestie d'un général victorieux ? Un peuple doit soulever à son gré, entre ses mains rapaces, son héros ou son idole libératrice ; car un dieu est toujours le prisonnier de ses fidèles. Les empêcherez-vous de communier avec son âme, durant des siècles et de boire ou manger son effigie devenue sacrée ? Leur amour impétueux, n'a que faire des Autorités, des parents, des héritiers et autres proxénètes encombrants. Quand un peuple entier réclame à grands cris la joie poignante d'escorter en foule, au clair soleil, avec des cuivres, des sanglots, des fleurs et des lauriers, son Barde glorieux, pourquoi vouloir lui dérober ce cadavre bienaimé, en glissant à pas feutrés, sous le loup équivoque de l'aube ?

C'est là, tout simplement, jeu de voleurs ou de mufles. Mais, d'ailleurs, se renouvellent toujours, à la mort des génies, les prétentions des habitants de Lilliput.

A Milan, un hôtelier, un éditeur de musique et un docteur spécialiste des maladies de la peau, monopolisèrent, mieux, colonisèrent le grand cadavre radieux de Giuseppe Verdi. Histoire de monter sur l'estrade et de bonimenter la foule du haut du socle vidé. Voyez-vous ces messieurs, en train de faire la *mouche de coche* ou... *à cadavre* sur le chevet du dieu ?

Que disais-je « dérober ! » On ferma portes et fenêtres dès l'agonie, pour distribuer les nouvelles en aumône tragique à la foule anxieuse. Puis on essaya de jouer le service funèbre des confréries florentines. Vous connaissez, sans doute, le vol de vampires de ces hommes tout voilés de noir et masqués, portant un mort, et que l'on rencontre avec effroi par des crépuscules jaunes, aux carrefours des ruelles tombantes de Toscane.

Il en fut presque ainsi à Milan.

Ces messieurs me firent involontairement plai-

sir en choisissant pour les funérailles, une heure aussi revêche et hostile : six heures d'un matin d'hiver. Milan, à cette heure-là n'est pas le vrai Milan de la journée : c'est moins mathématique et moins crispant.

Dès dix heures, Milan devient la gare d'une ville gigantesque qui n'existerait pas. C'est le règne de l'électricité et de la vapeur : sonneries, trompettes d'alarme, bicyclettes agressives, fumée et fracas. A Milan, il n'y a pas d'horizon, pas de ciel. A cette ville plate et murée comme un cachot, on a mis des barreaux de prison en guise de plafond : pour les tramways électriques dit-on ; pour empêcher les bonds du génie, disent les malins. Le fait est qu'un artiste italien s'y trouve exilé, hors de l'Italie, et, pour ainsi dire, comme un poisson hors de l'eau. Avec des mailles de fer sur la tête, l'on se sent absolument comme dans un grand filet.

Oh ! qu'il fait bon d'en sortir, en sautant en

plein ciel, avec le déclanchement subit d'une anguille, pour tomber sur les plages divines de Gênes ou de Naples !

Au fond, le grand Verdi a eu de la chance de s'en aller au petit jour, avant le réveil des cheminées, des marteaux et des enclumes. La tentative des mufles avorta sur tous les points.

Le roi Victor-Emmanuel III renonçant à assister aux funérailles, vu leur tenue discrète et simple, annonça par télégramme qu'il ferait bientôt à Rome une commémoration solennelle du Génie. Très bien !

D'ailleurs une foule de quatre cent mille habitants en marche a tôt fait de créer de la Beauté suivant les lois d'une esthétique toute spéciale d'ampleur, d'intensité et de violence.

Les fanfares de 1848, les fanfares fatidiques, avaient donc chanté cette nuit sur la ville comme jadis, pour que tout un peuple fut ainsi debout en cette aube livide. C'était certes en une

atmosphère exaspérée d'angoisse et de désespoir que cette foule grandissante processionnait. Entre les maisons grisâtres et rugueuses, qui semblaient s'affaisser de sommeil sur leurs genoux de marbre, courbant l'échine, avec çà et là les blessures pourrissantes des vitres illuminées, roulait la rumeur confuse d'une émeute.

Dès cinq heures, une foule silencieuse de femmes, de vieillards, de gamins haillonneux, affluait par torrents rapides sur la place du Dôme, d'où elle convergeait vers la rue Santa Margherita et l'*Hôtel Milan*. C'étaient des moutonnements de troupeau dans la pénombre crépusculaire, et ce torrent humain sembait obéir à une force, à un berger invisible. Tout à son idée de saluer la dépouille de Giuseppe Verdi, il tournait savamment les îlots de maisons, se brisant sur tous les points à des digues de cavalerie et de fantassins.

L'on ne veut décidément pas admettre les droits magnifiques du désordre et du hasard ! Il faut que tout soit classé, numéroté, prévu ou biffé aux guichets du muflisme. Cette foule,

enthousiaste, émue et sanglotante, se trouva ficelée, ligotée par des ordres sévères et des rubans de soldats qui l'empêchaient de voir son dieu.

Car c'est bien le cadavre d'un dieu qui s'enleva au trot de deux petits chevaux noirs, dans les buées jaunes de l'aube, à l'heure où les balayeurs mornes ramassent, dans les flaques, des étoiles agonisantes et des larmes jaunes de réverbères, avec leurs grands balais qui bruissent comme le ressac fatigué d'une plage lointaine.

Mais les rangées de baïonnettes furent rompues, et cette foule énorme, haletante et émue, inonda la chaussée libre, enveloppant le char funèbre. Oh ! combien chétive parut la bière ! Elle contenait pourtant la grande âme chantante et généreuse de l'Italie. Tout le lyrisme sanglant de son indépendance conquise, toute sa volonté libératrice était là. Une race entière menait ainsi les funérailles de son grand cœur sonore !

Certes, il n'eut fallu qu'un verbe impérieux et sybillin pour que ce peuple, gesticulant d'angoisse et de douleur, baisât le cercueil de son dieu, à genoux, tant l'atmosphère était gonflée d'idolâtrie et de désespoir. Les miséreux étaient accourus des lointains faubourgs et des campagnes, déferlant, grouillant par masses confuses, rejaillissant en écume noirâtre sur les corniches, les socles des monuments, les terrasses et les lucarnes.

Deux petits chevaux noirs traînaient le corbillard : un minuscule reposoir surmonté d'un dais noir et recouvert de draperies noires ; le cocher vêtu de noir, à tricorne noir. Et la vaste marée bitumeuse, toute globulée de têtes, semblait se déchaîner (vue de loin et de haut) soulevant la voiture dans ses bouillonnements. Innombrables, des mains onglées de douleur voulaient disputer au néant le cadavre du héros.

Des ordres furent transmis et quatre rangs

de soldats casqués d'or formèrent un carré étincelant autour du char en marche. On eut dit de loin, une de ces roulottes de saltimbanques, au cocher sommeillant, dont les roues disloquées ont gémi dans toutes les ornières de la terre ; une de ces roulottes mornes que les populations des villages septentrionaux accueillent bruyamment avec une stupeur émerveillée et l'attente du miracle, car elles viennent de très loin, de l'Orient, et sont pleines de magies.

Puis ma pensée eut un coup d'aile.

De grandes draperies de deuil pendaient des balcons comme d'énormes vampires aux ailes déployées, et je me sentis sous l'arche géante d'un pont de quelque Tamise fantastique. Un grand radeau noir flottait à la dérive portant un catafalque fulgurant de pierreries. De grandes moires de phosphore le cernaient, nageant de concert avec lui.

Tout près de moi, autour de moi, les flots

charriaient des crânes serrés comme des grains de raisin noir. Etaient-ce les façades de la rue Manzoni, ou des quais colossaux, qui bombaient ainsi (par ce matin tournant aux teintes crayeuses) des ventres flasques tout criblés par les plaies jaunissantes des vitres illuminées ?

Dans la rue Manin, deux longues files d'arbres décharnés, à droite et à gauche, embarrassaient leurs gestes falots en une vaporeuse débâcle de brouillards.

Lassitude de la lumière grise, tombant comme la poussière d'une armoire pleine de masques et de robes surannées ! C'était dans l'air, une poussière de vieux fards et de vernis usés, une poussière nostalgique de vieilles perruques !

Et le corbillard, en montant vers les Bastioni, avec son cocher à tricorne vieillot oscillant sur la pyramide tronquée de son siège, évoquait un vieux carrosse Louis XVI, bizarrement escorté de squelettes végétaux, de brumes élégantes et de fantoches hilares.

*
* *

Une foule exaspérée d'attente campait depuis cinq heures sur les Bastioni, les vastes remparts qui ceinturonnent Milan d'une grandiose allée exhaussée de dix mètres sur le niveau des rues. Comme la marche du cortège funèbre ralentissait toujours, un peloton de cavalerie, sabre au clair, se rangea en tête, et balaya la route devant le carré des soldats.

De loin, du haut d'un talus, parmi les premières ébauches de l'aurore, je le vis arriver, noir, flottant et périssable comme une épave, sur des milliers de visages blêmes ruisselant en fleuve énorme. Le corbillard semblait récalcitrant, emporté de force par des vagues humaines. Il s'arrêtait par instants, comme saisi d'épouvante devant l'abîme où l'entraînait cette foule torrentielle, ocellée de faces calcinées... Etait-ce un cauchemar ?

Une étrange hallucination possédait ces visages qui regardaient tout droit devant eux, avec la pâleur et la fixité de l'extase.

Croisade véhémente !... Emigration lugubre !... Exode lamentable d'un peuple, aux aubes de l'histoire, emportant son idole, vers les terres de l'exil !...

Le corbillard s'en allait comme un radeau noir sur un fleuve infernal.

Vers quelle mer de ténèbres descendait cette horde innombrable ?

Qu'allait-on faire du cadavre sublime ?...

Comme l'allée des remparts s'abaissait vers la Porta Nuova, le cortège précipita sa marche et le ruissellement devint tragique.

Au loin, les talus qui bordent les remparts de Porta Volta apparaissaient vêtus de corps humains.

Une grenaille de têtes inondait les pentes.

La vaste marée toujours grandissante vint se briser contre une triple digue de fantassins qui défendaient l'accès du cimetière monumental, où le char funèbre entra sans autre escorte qu'une centaine de personnes privilégiées.

La foule qui s'était jusqu'alors sentie maîtresse du cadavre sublime, piétina de douleur, rugit de haine, tous ses poings brandis, polyphoniquement.

A l'intérieur du cimetière on bâclait l'enterrement, à la diable, sans fleurs et sans discours avec de hideux raccourcis.

A huit heures et demie, le corps de Giuseppe Verdi venait à peine de toucher le fond de la fosse, creusée sur un tertre planté de sapins et de cyprès, que la rumeur bourdonnante de la foule éclata en tonnerre. Les digues de l'infanterie avaient été rompues et ce fut comme le jaillissement d'une écluse.



Tout enfant il guettait les fraiches paysannes aux hanches arrondies comme des amphores (Page 74)

Je vis arriver vers la fosse, contre moi, une débordante houle humaine.

Femmes, vieillards, ouvriers, enfants déguenillés, accouraient, bondissaient de ci, de là, enjambant les tombes, dans l'espoir de contempler la face auguste du Génie. La marmaille s'élança la première, en criant. Il y eut une minute d'alarme effrayante ! Mais c'était trop tard. Sabres dégaînés, baïonnettes au clair, les soldats essayèrent d'arrêter cette galopade forcenée qui allait s'élargissant, inondant le cimetière sous la première fulguration des lances du soleil.

Cette foule délirante, affamée d'impossible, ivre d'une idolâtrie désespérée, voulait suivre dans la fosse son dieu bienaimé. Des cercles bouillonnants de têtes et de bras s'élargirent tout autour en formant les remous violents et loquaces que fait la mer sur un voilier sombré, — des remous hilares et chantants, car le soleil les combla d'or d'un grand geste prodigue.

Il fallait bien que l'astre sceptique naquît ce jour-là plus chaud et plus caressant, pour consoler la foule de la mort de son âme.

Le ciel palpitait comme une immense bannière étoffée de bonheur et d'azur.

Tel jeune gavroche chantait d'une belle voix de ténor la ballade de *Rigoletto* :

La donna è mobile
Qual piuma al vento...

Des vendeurs ambulants circulaient parmi les tombes, offrant pêle-mêle des pistaches et des photographies de Verdi.

Et parmi la tiédeur souple et dorée de l'aurore, je sentis renaître avec ivresse l'indolente gaîté italienne et son amoureuse sensualité, cependant que les coupoles funéraires fulguraient en brasiers de joie, et les anges de marbre embouchaient des trompettes d'espoir sur le faîte des nécropoles.

Au dehors, les feuillages des arbres étaient brossés de lumière précieuse ; les façades reluisaient, battant neuf comme des uniformes.

Je hélai un fiacre dont la rosse efflanquée mais guillerette berça de son trot monotone mon âme de cristal mi-noire et mi-rose, où moussait déjà l'antique joie latine...

Les Gardiens du Tombeau

LES GARDIENS DU TOMBEAU

Bologne, le 18 février 1907.

Dans le train qui m'emportait la nuit dernière vers Bologne, les étudiants méridionaux ne pouvaient guère gesticuler, tant il y avait de monde enfourné à la diable : professeurs, journalistes, hommes de lettres, vieillards, femmes et enfants, pêle-mêle, emboîtés, plutôt qu'assis, les uns sur les autres, ou tanguant debout, le nez dans le nez, parmi la buée suffocante des haleines et des calorifères.

Etait-ce le désespoir d'une défaite ou l'angoisse d'une évasion? En vérité, le train semblait courir fougueusement vers le lieu d'un désastre, car c'était avec rage qu'il redoublait sa vitesse dans ce vaste horizon de neiges et d'étoiles éclatantes, fonçant comme un taureau vers un point de l'espace, là-bas, où un grand poète, un dieu de l'idéal, venait de tomber tout à coup foudroyé par la gloire même, car la mort ne le connaissait pas.

Et le retard exaspérant les désagréments de ce voyage nocturne, il y eu un grand cri déferlant de compartiment en compartiment, quand la machine stoppa en gare. C'est aussi avec angoisse et le cœur battant que je m'élançai aussitôt dans un bariolage de toques roses, vertes, écarlates, nageant des coudes, soulevé et poussé par le brouhaha énorme des étudiants de Bologne, venus pour nous recevoir.

Mais je les quittai bien vite dans l'espoir de

me rendre tout seul à Porta Mazzini et de promener ma rêverie dans la ruelle del Piombo, autour de la maisonnette où l'on veillait, en ce moment le cadavre du plus grand et du plus adoré des poètes.

Un quart d'heure après, comme je traversais un carrefour moyenageux, je me sentis touché par la baguette d'une fée, et, aussitôt, un silence caressant et magique m'enveloppa de toutes parts : un silence de catacombe.

Je marchai ainsi longtemps sous les arcades pénombrées des portiques, dont l'enfilade serpentait au loin mystérieusement avec la mollesse disloquée d'une vision de cauchemar. Le sol était ondulé à la façon des *montagnes russes*, mais avec une langueur séduisante et féminine, et sans soubresauts ; il me semblait par instants comme ouaté de rêve et divinement prédisposé pour une marche aérienne infinie.

Sur ma tête, la voute se muait gracieusement

aussi, pour le plaisir des yeux. Idéal pèlerinage vers le tombeau d'un poète sublime !... Les dalles semblaient se plier à mes désirs, s'assouplissant sous mes pas comme le dos moelleux d'un angora sous la main qui le caresse. Je me trouvais tantôt dans le corridor crépusculaire d'un cloître médiéval, et tantôt dans les vastes galeries d'un somptueux palais persan. Les lampes, de distance en distance, veloutaient et frangeaient les ombres et les reflets, déroutant mes calculs comme en un labyrinthe, où se prolongeaient la rêverie de mon âme en prière et le rythme de mes pas devenu religieux.

Tout à coup le pavé s'exhaussa et je vis en contre-bas , tout au bout du couloir, à une profondeur qui me parut incalculable, trois silhouettes colorées, mignonnes et fantasques : trois masques dont les mouvements rouges, bleus et verts semblaient être à la fois mécaniques et absurdes. C'étaient, sans doute, les re-

tardataires du carnaval éteint, ombres falotes et obstinées d'une gaieté disparue, qui me guidaient dans la nuit, vers le corps lumineux de Giosuè Carducci. Je dois dire que leur silence était vraiment inexplicable... Comme le sol s'abaissait brusquement, les trois masques disparurent.

A gauche, un autre couloir de portiques dévalait très loin sur une place claire, où s'agitaient des ombres noires de balayeurs en train de déblayer pour les funérailles le pavé encombré de neige. L'on eût dit, au loin, sous leurs pelles, des amas de cristaux ou, mieux encore, le ressac de la mer au clair de la lune, contemplé du haut d'une ruelle tombante de Pausilippe.

Voici que les trois masques m'apparaissent de nouveau, et je les suis mélancoliquement comme on suit le souvenir d'un bonheur irréparablement perdu et fané par le temps. Je tourne à droite et puis à gauche avec eux, je

grimpe par une ruelle de campagne entre deux haies alourdies de neige, et je m'arrête suffoqué d'angoisse en voyant tout à coup dans le noir la fenêtre rouge que mon cœur invoquait...

Sur ma tête une fulgurante explosion d'étoiles. Derrière moi, Bologne n'était plus qu'une immense nécropole submergée de ténèbres. Un grand frisson s'empara de mon âme en songeant que le cadavre encore puissant de ce Dieu allait peut-être soulever le toit de la maison funèbre, tel le couvercle d'un tombeau, parmi l'effroi des soldats et des gardiens tombés à la renverse, comme dans les estampes primitives. Oh ! qu'ils étaient drôles les grotesques guerriers vêtus de parchemin et de carton : grammairiens, savants et professeurs, tous croulés sur le dos, les jambes en l'air, dans l'éclat foudroyant de la résurrection !



Car Giosuè Carducci n'était pas l'un des vô-

tres, illustres professeurs qui avez si longtemps soigné son agonie et qui vous parfumez maintenant de son auguste puanteur. Et vous demeurerez à jamais fixés dans la pose ridicule des gardiens du Christ tombés à la renverse ! Vous avez beau vous pavaner, lustrés et solennels tels des corbeaux, par ces chemins de neige brillantés de soleil où nous menons glorieusement les funérailles du poète... Ne vous a-t-il pas déclaré cent fois sa haine pour le pédantisme et la tristesse de traîner avec vous une vie grignotante et monotone de professeur : triste gagne-pain, le seul concédé aux poètes de génie que le traditionnalisme et la bureaucratie de l'Italie contemporaine veulent inexorablement abrutir ?

Ce n'est vraiment pas la peine de laisser monter orgueilleusement la globuleuse fumée de votre vanité par les cheminées officielles qui écrasent vos fronts !

Les enfants du peuple perchés tels des moi-

neaux bruyants aux créneaux des murailles et sur la Porte Mazzini ne vous distinguent même pas, car ils ont les yeux rivés sur cette éblouissante bière de bois de sapin à demi-enveloppée dans un magnifique drapeau italien, hommage de la ville de Trente, dont les trois couleurs ensoleillées chantent les neiges environnantes, l'éternel renouveau de la verdure et le flamboiement de l'indépendance conquise.

*
* *

Dans le vaste cortège, le peuple cherchait avidement des yeux la silhouette du roi d'Italie et n'y trouvait, hélas ! que celle du comte de Turin en grand uniforme de général, portant beau et amusant à voir. « Ce n'est pas la même chose ! » disent les gamins, qui ont raison. Et l'on se demande dans la foule si la numismatique est

une science vraiment digne d'absorber les loisirs d'un monarque, au point de lui faire négliger les funérailles du plus grand poète national. Car tous les drapeaux du peuple et de l'armée se sont dressés autour de cette bière; tous les partis politiques se sont réunis là, cléricaux, modérés et socialistes avaleurs de prêtres se donnent la main.

Une jeune fille, jolie à croquer, porte le drapeau noir de l'anarchie !... Pas de danger : elle ne jettera de la dynamite que dans le cœur des mâles. D'autant plus que nous sommes à Bologne la Passionnée, et non loin de la rue Pusterla où l'on fit glisser le corps poignardé de Bonmartini.

J'écoute au hasard des voix dans la foule qui commente et dénombre le cortège. L'on se demande où est Gabriele d'Annunzio. Un étudiant répond ironiquement qu'il s'est fait substituer par une branche de pin d'Italie, avec un ruban

qui porte ces mots : « J'ai cueilli moi-même cette branche verte sur une colline en fleurs, près du mont Gabberi que j'ai décrit dans mon hommage poétique à Giosuè Carducci, à l'avant-dernier chant de mon poème *Laus Vitae* ».

Pourquoi Gabriele n'a-t-il pas ajouté : « *Treves, éditeur ; prix 4 francs ?* » C'eût été complet.

Des gens peut-être un peu trop sévères, déclarent que M. d'Annunzio a commis une faute d'élégance vraiment impardonnable, pour un écrivain qui s'habille comme lui chez les grands tailleurs... du symbolisme français !

Ajoutez à ceci que le poète du *Feu* a osé se proclamer dernièrement l'unique successeur de Dante, si bien qu'une caricature exposée aux devantures de tous les libraires montre aux passants ameutés un mignon d'Annunzio comiquement hissé sur de très longues échasses et s'efforçant d'atteindre le nez dominateur et méprisant d'un Dante colossal.

Mais les échasses sont toujours fragiles... Et voilà que tout à coup, au tournant de la Porte Mazzini, il y eut bagarre dans la foule bariolée des étudiants, car celui d'entre eux qui portait la branche de pin d'Italie la laissa choir dans la boue. Volontairement ou non, qui sait? Bref, les gamins s'en emparèrent, et les pompeux carabiniers d'Offenbach dûrent longtemps leur disputer, dans le tohu-bohu, le ruban réclamiste et souillé de Gabriele d'Annunzio. Et cependant le soleil, rugissant de joie, arrachait aux neiges environnantes de merveilleux sourires ironiques.

Mais ce n'est qu'un instant d'émoi, et le cortège imposant reprend sa marche solennelle entre deux haies de foule pressée qui s'immobilise religieusement au passage du grand char funèbre dans les rues étroites, où les becs de gaz ont un éclat jaune d'une tristesse infinie sous leur voile de crêpe, car le soleil ne dore que le

faîte des maisons. Il y a des estrades partout, surchargées de monde : un sou la chaise.

Le peuple de Bologne a l'humeur souriante et débonnaire; il est là un peu comme on va au spectacle, mais il y a partout du respect et de la douleur dans les yeux.

Les coiffeurs, qui sont presque tous ici de romantiques donneurs de sérénades, reprendront demain leurs guitares et leurs mandolines, pour incendier d'amour les nuits voluptueuses de Bologne. Leurs bavadarges et leurs voix de ténors chôment aujourd'hui. Les femmes, fraîches et riantes comme des fleurs, regardent avec angoisse les quatre chevaux caparaçonnés et empanachés de noir qui ont l'air exténués par le poids invraisemblable d'une bière aussi minuscule.

Les femmes de Bologne n'ont guère compris les vers de Giosuè Carducci ; elles savent simplement que c'est un grand poète, ce qui veut



Et les paysans disaient : « Le Poète est en train d'essayer son monument équestre (Page 107).

dire pour elles un grand amant de cœur de la vie, celui qui ne paye jamais et qu'il faut réchauffer de caresses pour qu'il chante. Elles le connaissaient bien de vue, pour l'avoir plusieurs fois suivi du regard quand il entrait à petits pas pressés dans la buvette de Cillario, dont il aimait le punch devenu légendaire. Elles lui auraient bien volontiers ouvert les bras, car il était, au fond, très doux et facile à émouvoir, malgré ses airs bourrus, son allure de loup-garou, et ses yeux pétillaient souvent de tendresse dans l'ébouriffement sauvage de sa chevelure et de sa barbe blanches.

Voici que les collégiennes de Bologne, presque toutes admirablement jolies, suivent la bière du poète ; n'est-ce pas là, malgré leur douleur profonde, une fête de l'Idéal et du Rêve, une fête bien à elles ? C'est aussi en hommage au grand poète défunt qu'elles mépriseront, dans quelques années, tous les soucis et les espoirs de

richesse, pour offrir leurs lèvres printanières au beau fiancé pauvre qui ne pourra peut-être pas les épouser, mais les aimera drûment.

Des couronnes innombrables ont été amoncelées sur des chars énormes en forme de pyramides, traînés par des chevaux devenus invisibles ; et cette marée de fleurs vient battre le corbillard d'un ressac de parfums, telle la houle chargée de pétales, après une tempête, dans le golfe de Rapallo.

N'a-t-on pas dépouillé et appauvri tous les jardins de la Ligurie, les serres chaudes et les grands parcs des îles Borromées, pour honorer le Poète ?

Le remous de la foule me repousse contre les murs d'un palais, je lève la tête et je m'oublie longtemps à contempler une jeune fille blonde et en deuil qui se penche avec grâce à un balcon, parmi des soieries éclatantes. Sa beauté, cette

beauté élégante, fiévreuse et grave des femmes de Bologne, s'harmonise avec les tons ocreux et rouillés des murailles et des étoffes somptueuses qui drapent les colonnes.

Me voilà débordé par la foule grandissante. Il me faut faire un grand détour pour regagner la tête du cortège, et je tombe en plein dans le flot des journalistes. Le cynisme et le fiel coutumiers de la gent écrivassière sont, cette fois, bannis. C'est un peu notre bonheur à tous de voir un écrivain pur et dédaigneux soulever d'enthousiasme et tordre d'angoisse tout un peuple.

Je rencontre Silvio Benco, Ugo Ojetti toujours fringant et jeune, Notari, l'auteur célèbre de *Quelle signore*, qui me parle de Bologne, sa ville natale, avec une inspiration émouvante, et des jeunes poètes : Paolo Buzzi, Cavacchioli et bien d'autres de la légion victorieuse de *Poesia*.

Nous passons devant le Voltone, vaste et pro-

fonde galerie devenue célèbre depuis le violent spectacle patriotique offert au peuple par un ingénieux metteur en scène de marionnettes, qui, par des gestes et des mots enfantins, donna, en 1848, aux habitants de la ville le signal de la révolution contre les Autrichiens.

Certes l'ombre du grand poète national flotta sous le Voltone, au moment où le char funèbre arriva sur la place et que les dames de Bologne, se penchant avec véhémence au balcon du Podestà, lancèrent des brassées de fleurs sur la bière vénérable. Un torrent, une averse de roses, un nuage papillonnant de pétales, dont la violence parfumée arrêta un instant le cortège. Cependant que, se détachant de la façade hautaine de Saint-Pétrone, les colombes venaient, en roucoulant, se poser sur le monument équestre de Victor-Emmanuel. Oh ! elles avaient le but évident de faire du symbolisme ironique, en se perchant l'une après l'autre sur le nez de

bronze et sur les moustaches démesurées du roi ! D'aucunes se posèrent sur son bras droit, ce qui lui donna un air de fauconnier.

Dès que le cortège fut passé, la foule qui s'était entassée un peu partout, sur les gradins vastes de Saint-Pétrone et jusque sur les chapiteaux des colonnes, se jeta bas de ses perchoirs : on eût dit l'écroulement instantané d'un château de cartes, ou d'une pyramide de fruits, ou, mieux encore, des moineaux tombant des branches sous des coups de fusil.

Je reconnais parmi eux tous les misérables victimes de la littérature, poètes et dessinateurs en loques, lamentables génies de café, qui connurent jadis Carducci dans les joyeux cabarets nocturnes de Livourne et de Florence. C'est vraiment à eux que devrait être réservé l'honneur de suivre de près la bière du Poète ! Hélas ! ce sont les derniers du cortège, ces loqueteux inspirés qui grelottent sous le soleil cossu et ricanant de cette journée de février.

Après avoir traversé la via Ugo Bassi et la place Malpighi, le cortège sort de la Porta Sant'Isaia et commence à s'allonger dans la campagne. A droite et à gauche, les plaines couvertes de neige ont des vastes scintillations d'acier; mais tout à coup, à un déchirement de nuages, le soleil déclinant les ensanglante farouchement à l'infini. Alors, sous le grand ciel d'azur tendre, strié de rose et de saphir, un grand souffle de vent guerrier passa sur le cortège : nous entrions avec lui dans le cimetière de la Certosa.

Le vent qui venait des collines Felsinéennes, redoubla, gonflant et agitant l'immense forêt de drapeaux tricolores et socialistes, brandis très haut pour former un arc triomphal sur le catafalque. Ce fut un incendie d'enthousiasme et de désespoir frénétique, au claquement tumultueux des soieries glorieuses, qui évoquaient les beaux voiliers, toile au vent, virant sur l'infini.

3.

Et ce reflet épique empourpra au loin, dans les murs de Bologne, le faîte de la Tour degli Asinelli qui portait haut sa grappe de guetteurs angoissés.

Le maire avait donné l'ordre très sage de garder un silence absolu sur la fosse. Les discours officiels ayant été bâillonnés, l'on n'entendit pas la moindre sottise sur « *l'illustre défunt* », si bien que le soleil couchant, seul, salua glorieusement le cadavre illusoire de son fils immortel.

Et son dernier rayon langoureux et rose était délicieusement parfumé pour avoir longtemps caressé la colline de San Michele in Bosco, où les vierges de Bologne vont cueillir les violettes de l'amour.

...D'ANNUNZIO RESTE

Au Pays de d'Annunzio

AU PAYS DE D'ANNUNZIO

Je me rendis vers la fin de septembre 1897, à Pescara, ville natale de Gabriele D'Annunzio, à l'occasion du discours politique qu'il devait adresser à ses électeurs d'Ortona.

Le chantre aristocratique et hautain des *Vierges aux Rochers* venait donc s'incliner sur les foules haillonneuses et cueillir soigneusement (avec quelles pattes effarouchées d'angora, mon Dieu !) des hommages et des votes dans

la paume boueuse de la glèbe. C'était là une attitude originale et quelque peu absurde, qui affriolait singulièrement ma curiosité de lettré et de psychologue. Je m'attendais néanmoins à le trouver plus puissant que jamais, souple et cruel comme une lame d'acier miroitant au soleil.

Durement corseté d'ambition et d'orgueil, mâchant avec indifférence l'ivraie des injures, le poète saurait mieux que tout autre jongleur politique, faire pirouetter la Vérité et montrer ses mille et une faces selon les groins ou les fronts purs des auditeurs.

Le train filait parmi les magnifiques décors du *Triomphe de la mort*. C'était maintenant, à droite, à gauche, sous un midi de chaux vive, le paysage rude et crispé des Abruzzes, un paysage qui semble modelé par la fougue des Titans, avec la rouille des verdures automnales et, au loin, des montagnes aux crêtes de bronze. J'évoquais la silhouette élégante et fine de Gabriele

D'Annunzio et la sensualité éparse de son geste féminin, en une salle électorale empestée d'haleines alcooliques, parmi une foule dépoitraillée et gesticulante qui voit revenir l'enfant du pays mué en prince des poètes .

Mais voici : le train roule, avec fracas, à travers la haute cage d'un énorme pont de fer, et je vois en une violente débandade de barreaux noirs, les eaux jaunâtres de la Pescara qui s'évaporent vers l'azur et dont la turbulence hargneuse semble charrier des torses cuivrés, des croupes recuites au soleil, des groins hirsutes, toute la palette, enfin, du peintre Michetti, l'ami fidèle de D'Annunzio.

A un demi-kilomètre de distance, se dresse un autre pont de fer réservé aux véhicules et aux piétons et qui joint la route de Castellamare à Pescara. De loin les pilastres noirs semblent peigner les eaux fangeuses du fleuve, comme les torsades lourdes et opaques d'une chevelure

rousse. Au delà, les rives s'élargissent formant une vaste embouchure éblouissante d'or solaire, et mon regard monte jusqu'aux soieries bleues et frissonnantes de la pleine mer.

C'est l'heure où les *paranzelle* (brigantins, barques de pêche) se dodelinent doucement à l'ancre, avec des langueurs et des plaintes de berceau. Elles sont alignées à la queue-leu-leu, le long des rives, avec leurs prélarts rabattus en guise de tente, avec leur mâture ennuagée de fumées grasses que l'on voit sourdre de l'entrepont, où l'on frit du poisson. Les grandes voiles triangulaires, de soufre, d'ocre et de tan, sont retombées, bouffantes, aux pieds des mâts nus, et le beaupré tâtonne sur les innombrables prunelles des vagues au large. Il y a quarante-six ans, sur le pont d'une de ces minuscules *paranzelle*, naquit Gabriele D'Annunzio.

Le train siffle en se faufilant entre des terrasses fleuries et des toits en ruines, surplom-

bant de petites places ensoleillées et des cours humides et bleues. Cela me permet de plonger le regard dans l'intérieur de Pescara. Le train stoppe.

Entrant dans la petite ville au trot d'un cheval tintinnabulant, je laisse derrière moi, dans le fond du paysage, la Maïella et le Gran Sasso, la plus haute montagne des Abruzzes. J'ai tout d'abord une impression d'Orient, au miroitement aveuglant des maisons cubiques et blanchies à la chaux. Elles sont presque toutes inachevées, avec des trous pour fenêtres, et des solives qui émergent des murs, comme des os trouant la peau. L'insouciance des habitants est telle qu'ils s'installent aussitôt que le toit les abrite, et les maisons achevées sont vite souillées par le caprice des passants. En voici une qui porte, en lettres énormes écrites au charbon sur la hauteur de la façade : « Viva Altobelli ! » (l'adversaire politique de M. D'Annunzio).

Je longe de rugueuses murailles en ruines, jonchant la rive droite de la rivière. Ce sont les restes de l'ancienne forteresse des marquis de Pescara, qui autrefois ceinturonnait toute la petite ville, et dont les créneaux délabrés se mirent aujourd'hui dans les eaux jaunes.

Sur la place centrale, c'est l'encombrement bruyant d'un marché méridional, toute l'exubérance des campagnes entassée pêle-mêle avec un fouillis de couleurs et une explosion de voix tonnantes. Et je croise, parmi des treillis de cornes et des houles de croupes, des dames élégantes du high-life romain, des littérateurs et des journalistes venus de partout pour le discours à sensation.

Une heure après, dans un vaste édifice situé au-delà du chemin de fer, à un kilomètre de Pescara, Gabriele D'Annunzio, debout sur une estrade, imposait d'un geste calme le silence à deux mille personnes. La porte avait été fermée



Une illustre actrice l'attendait sur la plage en soulevant un manteau de pourpre pour envelopper le corps ruisselant de ce mignon Eros (Page 108).

sur des centaines de paysans qui s'entêtaient quand même, et criaient au dehors. Un grand gaillard au profil de poisson, gesticulant à une fenêtre, notamment domina de ses vociférations la première phrase de l'orateur.

Certes, peu d'endroits convenaient moins que ce hangar à la magnificence des périodes harmonieuses !

Spectacle d'une ironie savoureuse et d'une stridente modernité ! Gabriele D'Annunzio, le poète nostalgique du *Poema paradisiaco*, le ciseleur de rêves précieux, lisait là-bas, tout au fond de la salle, d'une voix monotone, des rêveries politiques, de poétiques programmes de tyran et une réfutation du Socialisme ! Or, il m'apparaissait au loin sur l'estrade, élégamment sanglé d'un habit noir, délicat, mignon et fragile, sur la houle vaste du peuple. Il avait par instants le geste d'un rameur lassé qui s'abandonne un peu sur ses rames, et les cadences

molles de sa voix halaient en douceur les pesants radeaux des âmes, sur un fleuve d'images étincelantes.

Certes le prodige du verbe soulevant les masses parut s'accomplir, aux yeux du poète, car des bravos violents ponctuèrent son discours, hachant les volutes du style.

Plus tard, je vis des électeurs frénétiques lui ouvrir une brèche à coups de poings dans la foule et sa voiture s'enlever au trot, parmi des hourras.

Comme je débouchais sur la plage, six *paranzelle* déployèrent toutes grandes leurs voiles triangulaires couleur d'ocre et de rouille, au large, sur le soleil déclinant. Elles titubaient mélancoliques, parmi les pourpres fastueuses du soir. Sur la place centrale le marché était fini. Des filles de joie, aux seins débordants, avec des jupes couleur de moisson dorée et des corsages pareils à des étalages d'oranges... trois par

trois... débouchant hors des ruelles noires, vinrent se promener sur la place bleuie et toute bourdonnante du son de l'Angelus. Ce même clocher chantait jadis sur le berceau du poète enfant qui scandait les mélopées d'airain avec ses petits doigts griffeurs.

Je voulus évoquer l'adolescence du poète, parmi la splendeur éblouissante des cérémonies chrétiennes, et j'entrai dans l'église de Pescara. Imaginez une grandiose écurie aux murailles souillées. Les autels?... des tréteaux de bois recouverts d'une nappe sale, avec au-dessus une madone ivre, boucles dorées et joues de cire vermillonne — l'air d'une riche courtisane trébuchant dans la boue! Des Saints Joseph avec aux pieds des petits flacons de moutarde et des boîtes à conserves (portant encore l'étiquette « Tomates ») contenant des fleurs de papier poussiéreuses.

Je sors de l'église et je vois en face s'allumer

les vitres du *Circolo*, qui est le club des aristocrates. Des officiers y bâillent accoudés devant une piètre limonade. Un ami m'arrête au passage et m'oblige à m'asseoir... Des présentations suivent : entr'autres celle du premier pharmacien de Pescara, M. Luise, un parent de Gabriele D'Annunzio. Avec des gestes nuancés de coloriste et une brillante ironie, ce jeune fils des Abruzzes me décrit le pays, la race, la paresse irréductible et l'intelligence vivace de la population.

— Voici, me dit-il en m'indiquant une table voisine ; regardez ! Ce jeune homme trapu à barbiche blonde, c'est le frère de Gabriele, une tête de linotte qui singe son frère en tout. Le nom de Gabriele est devenu le capital de ses spéculations !

M. Luise veut bien me montrer la maison de la famille d'Annunzio. Nous suivons une ruelle sale (la principale rue de la ville !) avec des bou-

tiques profondes où fument des quinquets jaunes, et des odeurs de haillons souillés et de fruits pourris. Sur nos têtes, le bariolage déferlant d'innombrables linges pendus à des cordes, en travers de la rue, si bien que les souffles intermittents de la mer les font papillonner et claquer comme des drapeaux sur une entrée triomphale.

La maison de D'Annunzio devenue aujourd'hui la demeure solitaire de sa mère, n'a rien de spécial sinon sa petitesse qui la distingue un peu des maisons voisines.

M. Luise me parle du poète en l'appelant « il poetino » (le petit poète), avec un air protecteur, comme d'un bon garçon qui fait bien ses classes, se fait honneur et promet de devenir un bon père de famille.

Un cycliste nous devance en pédalant rapidement. Je l'entrevois seulement ; il m'a paru jeune, blond et souple. — C'est le fils aîné de Gabriele d'Annunzio.

Nous rentrons. M. Luise, dont l'amabilité est sans bornes, me donne des détails sur les mœurs du pays. Il exalte le génie inventif et créateur de la race, et des anecdotes s'égrènent. — Un jeune horloger a fait construire hors de Pescara des palais somptueux, sur des dessins et des plans à lui. — On ignora longtemps l'origine de sa richesse. Mais un jour l'on découvrit qu'il battait de fausses pièces de cent sous.

« Regardez : ce bahut de chêne a été fabriqué ici... Et puis vous goûterez le Corfinio...

M. Luise me présenta une amphore d'une élégance de style surprenante et j'en versais une sorte de chartreuse inoubliable :

— Voici, dit-il, encore un produit du pays ; le grand peintre Michetti a dessiné les amphores et D'Annunzio puise dans ce breuvage l'inspiration de ses belles images.

Chez le peintre Michetti

CHEZ LE PEINTRE MICHETTI

Le lendemain matin, une voiture à trois chevaux, empanachés, cliquetants et bariolés comme des mules espagnoles, m'emporta sur une route crayeuse qui court parallèlement à la mer, à un kilomètre de distance. Voici la sapinée dont m'a parlé le pharmacien, hier au soir, et où Gabriele D'Annunzio, nichait ses premières amours, par les soirs exaspérés d'avril.

Il guettait ici, paraît-il, — à l'heure où la lune

4.

d'or jaune émerge des chaudes vapeurs du soir — il guettait les fraîches paysannes aux hanches arrondies comme des amphores et dont les jeunes mamelles sourient, brunes et parfumées, à l'échancrure des corsages.

Oh ! la fraîcheur de la brise marine montant des plages roses avec un parfum exquis d'algues mortes et la pacifiante caresse de la solitude ! Je vois de loin, en contrebas, l'établissement de bains, ses toiles soulevées comme des jupes et ses pilotis pareils à des jambes nues marchant contre la vague fraîche. Puis la villa D'Annunzio m'apparaît, sur la plage ; une villa quelconque, dont les salles, tapissées de rouge sombre, s'ennuagent des volutes bleues de l'encens, aux lueurs tamisées des lampes discrètes, quand le poète travaille, tout seul, le long des jours (les volets clos hermétiquement !) et le long des nuits aux bruissements lassés de la mer sur les galets.



Affublé d'une étole d'or, il travaille devant un lutrin gothique (Page 107).

Je suis la côte et je découvre sur une colline le couvent de Santa Maria Maggiore, emmitouflé d'un bois d'oliviers. C'est dans ce couvent, que Gabriele d'Annunzio écrivit *L'enfant de volupté* et son chef-d'œuvre : *Le triomphe de la mort.*

Par une pente roide la voiture grimpe vers la ville de Francavilla qui se profile à croppetons, décrépite et mystérieuse, sur la colline. Je me faufile par des ruelles qui dégringolent dans le noir. Puis ce sont des boutiques à mi-corps sur la rue empouacrée de fumée, et des boucheries, des boucheries à n'en plus finir. Tout le village est plein de leur sanguinolence affreuse ! Des têtes de veau, des têtes de vache alignées sur les seuils ou bien en trophées sur les boutiques.

Sur le versant opposé, la colline a une petite pente douce qui m'amène à la villa de Michetti. Elle se dresse sur le sable de la plage, à un kilomètre de celle de D'Annunzio. C'est le peintre

lui-même qui a conçu le dessin bizarre de cette maison idéale, entièrement construite en vue de l'œuvre à produire. Elle est presque quadrangulaire. La grande porte est ronde comme un tunnel et perce de part en part la villa. Il y a des fenêtres toutes en largeur pour encadrer exactement un paysage, et des fenêtres oblongues. Chez Michetti, les hôtes mangent debout et dorment dans des chambres qui ne prennent jour que par des meurtrières afin qu'on ne s'y attarde pas. Sur la porte l'on voit un étrange fouillis d'inscriptions phéniciennes.

Le peintre Michetti a épousé une paysanne et ses enfants échevelés poussent violemment en liberté sur la plage, giflés par les vagues et n'obéissant qu'à la nature !

C'est là, dans la famille de ce sauvage inspiré, aux pinceaux trempés de feu, que d'Annunzio écrivit ses premiers romans, tous pantelants de vie exubérante et d'amour féroce,

Mais le cœur palpitant des capitales industrielles, le grouillement des foules révolutionnaires fascinaient déjà son esprit migrateur, et le désir de la domination absolue crispait jusqu'au spasme son poing fragile et nerveux de lettré byzantin, dans ses nuits d'insomnie !

« A demain, les Barricades! »

« A DEMAIN, LES BARRICADES! »

Plus tard à Milan, dans un banquet de littérateurs, je rencontrai D'Annunzio à la fois exténué et rajeuni par l'ivresse du travail et de la gloire. Ses yeux continuellement aiguisés, électrisés par l'angoisse et l'attente du triomphe, resplendissaient étrangement dans sa face pâlie, desséchée et comme brûlée par le soleil de l'Ambition...

Dans le désir de pousser toujours plus loin

les confins de son âme impérieuse et de son esprit créateur, il aboutissait, hélas, à une colossale méprise : il croyait donner à sa littérature une portée politique, tandis qu'il ne donnait à sa vie qu'une portée littéraire !

Relisez donc le prologue des *Vierges aux Rochers*, par exemple ; Gabriele D'Annunzio y discute longuement politique et sociologie, rêvant d'asservir les foules à quelque fantastique empire de Rome dont il serait l'empereur. Et ce sont des exaltations puériles, à galoper à travers la campagne romaine en forçant des tas de décombres et mettant en déroute des chèvres, à défaut de cohortes... Pauvres souvenirs du volontariat et des mélancoliques sorties en peloton! Et plus récemment, ivresse du jeune snob, sautant les obstacles, avec les meutes, aux chasses princières !

Quand par un coup de fortune inespérée, la grande actrice Eleonora Duse entraînait violem-

ment à travers l'Italie un tragédien de génie, Ermete Zacconi, dans une folle tournée où il fallait, coûte que coûte, glorifier le nom du poète, à la veille de la *première* de la *Gloire*, D'Annunzio déclara avec un orgueil et une ingénuité stupéfiants : « Demain, l'on fera les barricades ! » Or c'était terriblement se méprendre que d'attribuer une telle influence à son drame ! Songez que les étudiants de Palerme, bien loin de se laisser charmer par son style, avaient écarté globalement son œuvre en l'inculpant d'*immoralité*. Songez que des amis de Madame Duse suppliaient le public dès la première scène: « *Sifflez, de grâce ! car la Duse est perdue !... Mon Dieu ! qui nous délivrera de ce fumiste ?* » On sait quelle fut la chute de la *Gloire* et l'exaspération du public napolitain devant le magnifique premier acte !

D'autre part, son œuvre est essentiellement livresque parce qu'elle dérive des littératures. Et

ne croyez pas que je veuille là diminuer la grandeur de D'Annunzio. Il y a des artistes qui vivent une puissante vie d'action (même avec toute l'apparence du calme et de la monotonie), la notent au fil des jours et créent une littérature. Tels Jean-Jacques Rousseau, Stendhal, Henrik Ibsen ! D'autres au contraire vivent longuement dans les livres des grands écrivains et en tirent une littérature héroïque et une vie littéraire. Lisez le *Feu* et vous pourrez suivre ce que j'appelle la vie uniquement littéraire, imaginée et rêvée de M. D'Annunzio.

Avez-vous remarqué l'ingénuité de Stelio Effrena, se préparant, avec une perplexité énorme et des transes de condamné à mort, au mignon discours qu'il lira tout simplement devant une centaine d'invités, dans une salle médiocre ? Gabriele D'Annunzio, qu'il m'est permis de confondre avec son héros, joue alors comme toujours la comédie de l'improvisation qui lui est absolument impossible.

Car vous savez que l'*Allégorie de l'Automne* est une merveilleuse rêverie, longuement ciselée il y a douze ans et soigneusement encastrée plus tard dans le *Feu*.

Toujours et partout Gabriele rêve de bouleverser le monde d'un tour de phrase. Il attribue au livre et au poème une influence directe sur les foules. Hélas, les foules vivent dans une ignorance parfaite des poètes, et c'est uniquement la Foscarina, l'artiste de génie, affolée d'amour pour D'Annunzio, qui peut avoir les troubles et les éblouissements qu'il voudrait communiquer au peuple ! Il y a quelque tristesse à voir Stelio Effrena, étaler avec une superbe et princière désinvolture les images péniblement élaborées, polies et repolies en des nuits de travail. (Lisez la scène sur la lagune et le conte magique de l'*Arciorgano*).

Nous avons vu plus tard cet écrivain raffiné, qui avait méprisé les bourgeois du haut de sa

culture minutieuse de Bénédictin, virer vers le socialisme dans l'espoir de donner à sa vie une importance plus que littéraire.

Remarquez que déjà dans son discours à Pescara, D'Annunzio parlait de son vaste projet de rénovation théâtrale, en considérant ses tragédies destinées au fameux et irréalisable théâtre d'Albano comme autant d'actions politiques. Au fond, il rêvait son Bayreuth, assez peu ressemblant aux amphithéâtres d'Athènes, et où l'on paierait des prix fort élevés. Somme toute : l'Art d'Eschyle réservé aux snobs cosmopolites.

C'est ainsi qu'un homme avisé et pourvu de sens pratique (du moins dans ses rapports avec ses éditeurs) se laisse mystifier par son orgueil jusqu'à croire la *Ville morte* supérieure à l'œuvre wagnérienne !

Les drames de D'Annunzio sont essentiellement littéraires et d'une complexité verbale qui

n'a rien à faire avec la simplicité grecque.

En conclusion, les tragédies d'Eschyle et de Sophocle étaient *vécues*, tandis que la vie de D'Annunzio est *imaginaire*, façonnée en guise d'œuvre tragique ! L'on y trouve des nœuds et des dénouements disposés savamment pour le public.

Si M. D'Annunzio avait continué sa trop brève carrière politique, il aurait agi selon ses procédés d'auteur dramatique. Non qu'il n'eût pu, par un court apprentissage, parvenir à discuter une loi ! Mais parce que sa puissance est unie aux paroles écrites, agencées, méditées. Sa force est *antipratique*, parce qu'elle évolue dans le rêve et la beauté, ce dont les peuples et les parlements se moquent ! La phrase de la Foscarina : « *Il mondo è vostro !* » est digne d'une petite grisette. Aussi je me garde de l'attribuer, quoi qu'en disent les méchantes langues, à cette actrice de génie, la Duse !

Le *Feu* qui aurait pu être le chef-d'œuvre de D'Annunzio, charrie dans son style toutes les scories et les cendres de ces colossales combustions d'orgueil. Et d'abord une apoplexie verbale qui manque ses effets, puis un relâchement général des périodes encombrées de répétitions ; enfin l'utilisation des matériaux qui ont déjà servi et la reconstruction d'un tas de vieilles images ressassées.

Ce ne sont plus les courants mélodieux du *Triomphe de la Mort* et des *Vierges aux Rochers*, mais c'est plutôt la joie de les avoir trouvés. Car, dans le *Feu* D'Annunzio charge son style habituel : il sait trop qu'une griserie dérive de la lecture de ses œuvres, et il nous raconte l'ivresse d'avoir composé *l'Allégorie de l'Automne*, *La Ville morte*, etc...

D'Annunzio parmi le peuple

D'ANNUNZIO PARMI LE PEUPLE

Le 1er mars 1901, à neuf heures du soir, dans la vaste salle souterraine du théâtre Olympia, D'Annunzio inaugurait l'Université Populaire Milanaise, en lisant son dernier poème : *La Chanson de Garibaldi.*

L'auteur du *Feu* nota, dès le début de son trop long discours préliminaire, le fait inusité d'un poète inaugurant une Université Populaire.

Naturellement, il s'empressa d'en tirer de mer-

veilleux présages pour la renaissance intellectuelle et morale de l'Italie.

A Florence, quelques jours auparavant, Gabriele D'Annunzio avait renoncé à sa candidature politique, déclarant que son œuvre illuminante de citoyen et de poète aurait plus d'efficacité loin du Parlement et des clientèles électorales. Mais tout le monde savait bien qu'il refusait la lutte uniquement parce que son infaillible instinct méridional y flairait un second échec. S'emparer d'un collège électoral inébranlable, à Rome, à Milan peut-être, voilà le plan. Et n'est-ce pas pour un poète glorieux un excellent moyen de fasciner le peuple, que d'inaugurer ses écoles ?

Sur la scène du théâtre Olympia, assis devant une table à housse verte, le poète lut très lentement son poème épique *La nuit de Caprera* (troisième partie de *La Chanson de Garibaldi*) d'une voix incolore, scandant les mots, en

les accompagnant d'un léger coup de poing sur le manuscrit, très préoccupé de la splendeur intime de la langue italienne et négligeant tous les effets de mouvement et de pittoresque.

Cette lecture pour lettrés dérouta singulièrement le peuple milanais, habitué aux paraboles véhémentes de Turati, aux coups de massue de Ferri et à son style couleur de pain blanc. Devant ces affamés... de vérités palpables, Gabriele D'Annunzio avait un peu l'air d'un cordon-bleu découvrant, sous un couvercle fumant, de succulentes béatilles.

Ces quatre mille têtes attentives s'embrouillaient quelque peu dans les festons somptueux et interminables des vers. Joignez à cela, une métrique toute rénovée et vous comprendrez aisément que l'auditoire ne souligna de formidables applaudissements que les claires allusions hostiles à la monarchie. Aussi, était-ce de son sourire le plus narquois, le sourire de sa barbi-

che blonde, que D'Annunzio, sanglé dans un habit impeccable, accueillait les acclamations populaires, se levant à demi, et s'incurvant sur la table jusqu'à faire luire sa calvitie à toute électricité.

C'est un beau et grand poème que *La Nuit de Caprera.* Sans doute il y a là des énumérations de héros qui n'ont d'homérique que la longueur, des souvenirs classiques encombrants, etc.... Mais cette œuvre est conçue avec une ampleur et exécutée avec une pureté de ligne admirables. Pour la première fois Gabriele D'Annunzio a écrit sans snobisme cosmopolite et sans guipures vaines. Sur les assises même de la race et de la tradition nationale, ce poème est ouvert à une très large humanité. Le style de D'Annunzio n'en demeure pas moins un style complexe qui exige du lecteur une certaine initiation intellectuelle.

Ce fut donc miracle que l'énorme auditoire

non assis ait fait si bonne contenance devant le déferlement de ce poème de mille vers.

Somme toute, un triomphe magnifique et retentissant qui lui permit de braver et de vaincre aisément la sottise générale du public en faisant représenter quelques jours après, une œuvre de haute poésie complexe, telle que *La Ville Morte*.

Anecdotes et Légendes

ANECDOTES ET LÉGENDES

D'ailleurs, la force caractéristique de Gabriele D'Annunzio c'est sa veine. Il apparut jadis à vingt ans, ivre de sa jeunesse et de l'enthousiasme plein les yeux sous ses boucles dorées. Il fut aussitôt celui qu'une ville entière admire, couve et chérit, celui à qui les femmes donnent volontiers leurs sourires. Quelques années plus tard il eut un méchant procès d'adultère et fut condamné par les tribunaux : mais il bénéficia d'une amnistie !

Puis vint le scandale des plagiats, authentiques vraiment, mais n'écrasant pas sa personne. Le moment fut néanmoins des plus dangereux. On le crut fini. Ici comme ailleurs, la fortune le favorisait en lui donnant pour ennemis un jeune inconnu et une pauvre petite revue. Cachant son jeu il exaspéra les critiques italiens par son silence ; impavide, il sourit tout juste ce qui était nécessaire pour dérouter ses ennemis. Et l'on sait pourtant de quelle façon les journaux s'acharnèrent contre lui.

Un faux plagiat aux apparences énormes fut dénoncé à la petite revue par un anonyme (D'Annunzio lui-même, paraît-il), et quelques jours après déclaré fumisterie. La campagne sombra ainsi dans le ridicule, et D'Annunzio, dans une lettre au *Figaro* s'écriait : « En voulez-vous des phrases et des images (et voilà bien son style !) vous qui vivez des miettes tombées de ma table ? » Puis il y eut un silence et l'on ou-



blia. Ce fut justice, car il demeure néanmoins l'élu de la Fortune.

*
* *

Les génies du Midi ont toujours dans leur escarcelle de voyage des dons imprévus de roublardise et de finesse, qui leur permettent de tirer quelque avantage des pires mésaventures. Amusons-nous aussi à considérer la prudence et la circonspection avec lesquelles, D'Annunzio a soigneusement évité depuis cette aventure l'influence trop visible des littératures étrangères, écartant et repoussant, d'un geste horrifié, les fantômes de ses poètes préférés qu'il conviait autrefois à sa table de travail, comme d'aimables collaborateurs ou de patients « reporters », durant ses veilles laborieuses.

Il s'était persuadé d'autre part, que pour garder intacte et sauve sa réputation d'artiste, il

faut donner, de temps à autre, des phrases, des poses et des gestes excentriques et inattendus en pâture à la curiosité vorace du gros public. Oh ! pourra-t-on jamais énumérer tous les canards, toutes les carottes et tous les crapauds élégants que l'auteur du *Feu* fit avaler aux innombrables microcéphales qui l'applaudissent sans le comprendre, la bouche bée sous le monocle ?...

Gabriele D'Annunzio, tout vêtu de blanc (bottes, veston, cravate, chapeau) vertigineusement campé sur un grand cheval plus blanc que le marbre de Carrare ; Gabriele D'Annunzio, élégant et mignon, couleur de neige, serrant des brides blanches dans son poing ganté de blanc, s'en allait, paraît-il, tous les dimanches écouter l'orchestre municipal sur la place ensoleillée d'un petit village toscan !...

Si bien, dit-on, que les paysans, en le voyant ainsi campé debout dans ses étriers tous

blancs, glorieux et taciturne, disaient : « Eh ! là là !... le poète est en train d'essayer son monument équestre !... »

Ce sont là des légendes !... et Dieu me garde de croire aux malins qui prétendent avoir vu le poète partir en chasse... de beaux rêves et d'images, avec au poing le grand arc des Peaux-rouges, en faisant cliqueter sur son dos, en bandoulière, un carquois plein de flèches.

D'ailleurs, après tout, si ça l'amuse ?... et si les bourgeois le gobent ?... Il peut bien s'affubler à sa guise d'une éblouissante étole d'or, et travailler sur la terrasse de sa villa *La Capponcina*, debout devant un lutrin gothique entre deux grands encensoirs qui fument dans les roseurs de l'aurore ! Après tout, si ça l'amuse ?...

Qu'en donnant à dîner à Madame Duse et à son éditeur M. Emile Treves, dans un salon tout tapissé de vrais pétales de roses, il se réserve pour lui seul un trône superbe orné d'un baldaquin... c'est bien son droit !...

Mais il y a mieux encore !... A Viareggio, Gabriele D'Annunzio se plaisait à prendre un royal bain de mer, tout nu, en chevauchant à cru son beau saure Fiammetta. On ajoute qu'une très illustre actrice, grande amie du poète, l'attendait sur la plage, en soulevant entre ses bras ouverts un grand manteau de pourpre, pour envelopper le corps ruisselant de ce nouveau roi barbare !...

Est-ce vrai ?... Mon Dieu, à qui se fier ?...

Voilà que de très jolies dames milanaises me parlent, avec des moues pincées et des soupirs, d'un certain oreiller de pourpre que le poète fait prédisposer dans les alcôves de ses magnifiques préférées !...

Faut-il y croire ?

Après tout, si cela l'amuse ?... et surtout, si cela fait plaisir à ces dames ?...

Je loue donc sans limites Gabriele D'Annunzio d'avoir ensorcelé par son art les intelligen-

ces de son siècle, et d'avoir turlupiné à miracle le bourgeois de Flaubert par de merveilleuses fumisteries... Que son génie infatigable séduise enfin par un grand chef-d'œuvre pur la Gloire immortelle et sacrée qui plane sur l'Espace et sur le Temps !

D'Annunzio, son âge et son chien

D'ANNUNZIO, SON AGE ET SON CHIEN

Le 2 septembre 1906, à 9 heures du matin, dans la salle du tribunal correctionnel de Florence, encombrée d'avocats et de journalistes, dont le tohu-bohu refoule dans un coin une serre chaude de jolies toilettes féminines...

C'est que l'on va plaider le plus curieux des procès, intenté par Gabriele D'Annunzio au fermier Volpi, coupable d'avoir assommé dans son verger de Settignano l'un des inestimables lévriers du poète.

Un journaliste allemand m'aborde aussitôt :

— Vous êtes correspondant d'un journal français, n'est-ce pas ?

— Oui, du *Gil Blas ;* et vous ?

— Je représente trois revues allemandes, qui m'ont envoyé exprès ici pour les renseigner exactement sur l'âge de Gabriele D'Annunzio... Malheureusement chacun a là-dessus un avis différent.

—Moi, je n'en ai pas du tout.

— Alors, pas moyen de rien fixer. Comment faire ?... Le public allemand exige absolument la vérité. Sa curiosité légitime vient d'atteindre un degré d'exaspération inouï. Vous comprendrez aussi les angoisses de mes recherches laborieuses... Ce serait pour moi un succès monstre, en Allemagne ! Pensez-vous ? Mes appointements triplés !... Un triomphe éclatant, retentissant, bien plus retentissant que de découvrir l'âge, la date... par exemple, de... de...

— De la momie de Rhamsès II... Je comprends parfaitement, et je veux bien vous aider dans cette enquête...

« Et d'abord...

— Vous permettez ? Je prends des notes.

— Ses amis prétendent qu'il n'a que quarante-deux ans. Ses ennemis au contraire lui en attribuent cinquante. Ils disent qu'il tient le Temps, ce pestiféré, en quarantaine... D'autres déclarent qu'il peut bien se retrancher la moitié de son âge, du moment qu'il n'a vécu que durant ses nuits de travail... comme une belle courtisane.

— Lentement, je vous prie... Je prends des notes...

— Vous pouvez déclarer à vos lecteurs :

1° Qu'il est à peu près impossible de fixer l'âge d'un dieu !

2° Vous n'ignorez pas, sans doute, que D'Annunzio est né à bord d'un brigantin, en pleine

mer Adriatique. Par conséquent, la date de sa naissance ne peut être que très fuyante, oscillante et légère.

3° La gloire l'ayant empoigné aux cheveux avec trop de violence, Gabriele D'Annunzio est resté chauve dès son bas âge ; ce qui déroute forcément toutes les recherches.

« Dites enfin que ce poète illustre fut exceptionnellement précoce ; c'est pourquoi il est aujourd'hui indubitablement beaucoup plus jeune et plus fringant que son œuvre littéraire... Tenez, regardez-le !

D'Annunzio en personne semblait approuver mes paroles en entrant juste à ce moment dans la salle, de son pas souple, cadencé et voltigeant de jeune faon. Il était tout vêtu de noir.

— Porte-t-il le deuil de son chien ? me demanda l'Allemand.

— Mais bien sûr ! lui répondis-je.

Et il prit des notes.


LA FOIRE AUX SNOBS

D'Annunzio, debout devant le juge, ressemblait à une petite idole d'ébène à tête d'ivoire, avec deux fines taches de laque rousse sous le nez et au menton.

Certes le soleil de la gloire dut le trouver bien beau, car il se hâta de briser les carreaux antiques et pisseux, en faufilant dans la salle un long bras de feu qui caressa le crâne du poète, tout luisant de chance comme une bille de roulette.

Aux premières questions du juge, D'Annunzio répondit de façon aussi brève que banale, puis il ajouta :

— Quant à mon âge, je l'ignore ; c'est une question que l'on n'adresse guère aux femmes ni aux artistes... Au reste, je veux bien avouer trente-neuf ans...

Mon journaliste, haletant d'angoisse, en resta figé, la bouche en serrure anglaise, le nez en X et les yeux ronds et bêtes comme deux zéros.

D'Annunzio continua :

— L'affaire est très simple et ne mérite pas la solennité de cet auditoire, ni ce faisceau bondissant et véloce de plumes (*en désignant le banc des journalistes*) ; de plus, je ne voudrais pas passer pour un implacable vengeur de sang innocent. Le pauvre Greyhound portait un nom barbare, mais c'était la plus douce créature qui fût au monde ; un jeune lévrier humble et affectueux, ami de tous. Il n'avait qu'un seul défaut, celui d'exprimer à tout venant sa gaieté et sa tendresse par un continuel frétillement de queue...

D'Annunzio raconta ensuite les aventures de la pauvre bête égarée un soir sur les terres du fermier Volpi et trouvée le lendemain morte et raide, les narines sanglantes, dans un fossé profond, caché sous les broussailles. Puis il ajouta de sa voix blanche et chevrotante, scandant délicatement tous les mots comme on sertit des bijoux :

— Dans le fossé il n'y avait presque pas d'eau, Greyhound ne pouvait donc pas s'y noyer, d'autant plus que les lévriers sautent admirablement...

« Nous avons découvert son cadavre à la nuit tombante. J'ai imposé aussitôt à mes gens de ne pas le toucher et d'aller appeler immédiatement les gendarmes. Toutes les constatations légales terminées, nous menâmes solennellement les funérailles de mon cher lévrier à travers la campagne rougeâtre, parmi les ombres vengeresses du crépuscule. Tout à coup, à un tournant du chemin, nous croisons la mère du fermier Volpi, qui dit : — Pauvre bête ! elle s'est noyée ! — Non ! non ! lui criai-je en lui barrant la route. Greyhound ne s'est pas noyé ! Il a été lâchement tué, et vous savez par qui !

« La vieille femme se tut, en s'esquivant craintivement dans la pénombre grandissante. En vérité je vous déclare que l'infâme assassinat de

mon lévrier ne peut être justifié d'aucune manière. Il était si obéissant que je l'avais choisi entre tous pour l'offrir au plus jeune des enfants de mon ami le poète Adolfo De Bosis. Greyhound n'avait pas hérité les instincts féroces de sa mère Crissa. Celle-ci a toujours manifesté une haine implacable pour tous les volatils si bien que les paysans roublards de Settignano poussent volontairement leurs poules devant elle, pour gagner les cinq francs fixés par moi à titre de dédommagement. Quant au pauvre Greyhound, il accueillait joyeusement tout être vivant : chiens, chats, étrangers et rôdeurs. Ce ne fut certes pas bien difficile de l'assommer ! (*Puis, avec gravité*) Peut-être même a-t-il léché tendrement les mains de son bourreau !

La séance du matin s'achève enfin par un défilé monotone de témoins : paysans, gendarmes, gardes-champêtres, vétérinaires et autres experts.

*
* *

A trois heures de l'après-midi la curiosité du public étant épuisée, la salle est à peu près vide quand le juge donne la parole à l'avocat Sarocchi, défenseur de D'Annunzio. Son éloquence jupitérienne arrache enfin au tribunal dix jours de prison et cinquante francs d'amende pour le paysan Volpi. Mon journaliste allemand ne s'en soucie guère, et plus que jamais obsédé par sa hantise s'élance aux trousses de D'Annunzio.

— Vous permettez, cher maître... lui dit-il en l'abordant sur le seuil du Palais de Justice, parmi le plus rose et le plus ironique des crépuscules florentins. — Voulez-vous m'avouer tout aimablement votre âge ?... C'est pour une Revue de Berlin ; je voudrais fixer le chiffre exactement.

— Êtes-vous astronome ? répliqua D'Annunzio avec une solennité distraite et goguenarde, tout en indiquant d'un geste nonchalant les premières étoiles.

. . . .

Mais je ne pus de sitôt me débarrasser de mon infatigable confrère d'Allemagne, et le soir même, à la gare de Florence, le voilà qui m'aborde haletant et fou de joie en agitant des paperasses :

— J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! me cria-t-il. J'ai trouvé l'acte de naissance du poète !... Je m'en vais vous le lire :

« L'an 1863, le 13 mars à seize heures, a comparu par devant nous, etc. etc., Don Camillo Rapagnetta, propriétaire, domicilié à Pescara, qui nous a présenté un garçon, reconnu tel par nous, et nous a déclaré que celui-ci était né de Donna Luisa De Benedictis, âgée de 25 ans, propriétaire, domiciliée à Pescara, et de Don

Francesco Paolo D'Annunzio, âgé de 25 ans, propriétaire, domicilié à Pescara, le jour 12 dudit mois, à huit heures, dans la maison où habite sa mère, etc., etc... »

« Ce n'est pas fini ! me criait l'Allemand ; regardez ! au bas de cet acte et à la date du 24 janvier 1884 se trouve enregistré le mariage de Gabriele D'Annunzio avec Marie Hardouin... (vous savez, la fille du duc de Gallese, actuellement séparée de son mari) communiqué par la mairie de Rome le 28 juillet 1883... Comme vous voyez, j'ai la clef du mystère : Gabriele D'Annunzio avait donc vingt ans lorsqu'il se maria et il en a aujourd'hui presque quarante-cinq !

Le train allait partir ; nous cherchions nos bagages ; mon journaliste avait égaré les siens, mais il ne s'en souciait guère, tant il était aux anges, et je me reproche encore de l'avoir foudroyé par cette simple déclaration :

— Désolé de vous dire, mon ami, que je connais au moins vingt-cinq de ces actes de naissance, tous différents l'un de l'autre et également apocryphes...

Je n'ai plus revu mon Allemand et j'ai bien peur qu'il ne soit mort de n'avoir pu savoir l'âge exact de D'Annunzio !

Le premier duel de d'Annunzio

LE PREMIER DUEL DE D'ANNUNZIO

Un soir, au café *Aragno*, l'on causait de la dernière tragédie de D'Annunzio : *Le Navire*, en dévidant, comme toujours, la pelote des anecdotes piquantes. Chacun avait la sienne, inédite, bien entendu, l'excentricité et le funambulisme du poète étant toujours aussi merveilleux qu'intarissables. Mais le plus vieux du groupe, — un journaliste napolitain — restait néanmoins coffré dans un mutisme énervant.

— Je ne puis guère vous suivre dans vos médisances, dit-il enfin, car je me suis battu en duel, autrefois, avec D'Annunzio.

On exigea des détails, et le vieillard raconta :

— Cela se passait en 1885 aux environs de Pescara. J'étais alors secrétaire de l'Intendance des finances, à Chieti, et directeur du journal politique *L'Abruzzo.*

« Un soir, dans le salon du maire de Castellamare Adriatico, je fus présenté à Gabriele D'Annunzio. Il y avait aussi, parmi les invités, Edoardo Scarfoglio, le sculpteur Barbella, le peintre Michetti et le maestro Tosti. De libations en libations, la causerie fut naturellement lancée sur je ne sais plus quelle abstruse question d'art où, toutes ces intelligences explosives et colorées s'entrechoquant comme des coupes de champagne, la discussion ne tarda pas à s'échauffer et le brouhaha devint assourdissant.

« D'Annunzio, qui n'avait pas alors la froideur

diplomatique que vous lui connaissez aujourd'hui, parut tout à coup me prendre pour cible dans le feu roulant de ses ironies. Je ripostai énergiquement.

« Mais l'on en resta là et nous nous séparâmes en pleine cordialité. Le dimanche suivant je n'avais pas encore oublié les boutades irritantes du poète, si bien que je me permis de lui tirer violemment les oreilles dans une chronique, restée célèbre, de mon journal l'*Abruzzo*.

« Le jeune Gabriele m'envoya ses témoins : Michetti et Scarfoglio ; les miens proposèrent une rencontre au pistolet... Mais le choix de cette arme parut trop grave... Le public s'en mêla ; deux camps se formèrent. Les étrangers de Chieti et de Pescara, que les fumisteries insolentes du poète avaient depuis longtemps choqués, prirent ma défense, et le Nord se jetant contre le Sud, l'affaire grandissait bruyamment.

« Il y eut des pourparlers innombrables et compliqués, après quoi l'on tomba enfin d'accord sur un duel à l'épée. Je me souviens encore de cette matinée étincelante et rose, dans une prairie ineffablement verte, avec de toutes parts l'immense tressaillement de la mer, qui nous enveloppait de sa splendeur croissante... L'on tira au sort le bon côté, et j'eus la chance de me mettre en garde le dos au soleil : un soleil puissant qui aveuglait et illustrait le fringant Gabriele...

« Ce jeune homme de vingt ans qui n'avait écrit qu'un volume de vers, possédait en revanche le plus grand faux-col du monde et un plastron de chemise miroitant et dur comme une cuirasse.

« Bref, dès le premier assaut mon épée égratigna la tempe droite du poète : une petite artère crevée... Il en gicla un jet noir de sang tragique... Halte !... Les témoins effrayés se précipi-



tèrent en avant... Scarfoglio se mit à hurler furieusement, pleurant, criant et m'injuriant parce que j'avais tué, disait-il, son meilleur ami, son ami adoré. Un pansement immédiat coupa heureusement les angoisses générales et nous partîmes réconciliés, tous enchantés les uns des autres.

« D'Annunzio ne voulut pas se rendre à Pescara et préféra se promener triomphalement en landeau, avec son cortège de témoins et d'amis, à travers les rues émerveillées de Chieti. C'était pour lui une façon de rentrer en général victorieux...

« Mais il ne tarda pas à se familiariser avec les armes, car quelques années plus tard il fallut l'obliger de force à quitter le terrain après trente-cinq assauts acharnés dans un duel célèbre avec celui qui avait été et qui est encore aujourd'hui son meilleur ami : Edoardo Scarfoglio.

D'Annunzio, son fils et la mer Adriatique

D'ANNUNZIO, SON FILS ET LA MER ADRIATIQUE

Gabriele D'Annunzio, qui est doublé d'un Barnum de génie, a l'habitude de préparer soigneusement, pendant les répétitions générales de ses tragédies, des gestes bizarres et piquants, des anecdotes imaginaires ou des déclarations inattendues, qui en se répercutant immédiatement aux quatre bouts du monde, grossissent infiniment l'attente et la curiosité maladive du public. L'on assure qu'il paria d'assis-

ter à la première de la *Ville morte* au théâtre de la Renaissance, du fond d'une baignoire, tout en tenant entre ses mains la main mignonne et baguée d'une Parisienne illustre, comme on serre une amulette précieuse.

Je ne sais trop si la jolie dame se prêta à ce jeu de snobisme sudorifique durant les cinq actes interminables de la tragédie. Il est certain en tout cas que le poète pouvait bien épargner ce surcroît de chaleur à son four mémorable.

Son américanisme réclamiste n'est pourtant pas monotone et son cerveau à surprise est vraiment fertile en inventions mirobolantes.

A la première de la *Fiaccola sotto il maggio* (*La Torche sous le boisseau*) au théâtre Manzoni de Milan, il trouva amusant et utile de révéler au monde le jeu sublime d'un acteur de génie encore inconnu. Il s'agissait tout simplement de son fils Gabrielino, un adolescent précoce et inexpérimenté qui remplit très médiocrement un

rôle important dans la pièce de son père. Je me souviens encore de la ferveur affectueuse avec laquelle D'Annunzio me présenta, à la fin du premier acte, son jeune et frétillant Gabrielino. Celui-ci avait l'air assez étonné de l'auréole massive que son père lui accrochait violemment à l'occiput, l'embrassant tour à tour et dénombrant avec de grands gestes les nuances merveilleuses de son jeu d'acteur.

— Bravo ! mon petit Gabrielino ! Je suis vraiment fier de toi !

Puis, devinant peut-être mon scepticisme, sous la banalité de mes phrases complimenteuses, il lâcha son fils et se prit à m'interroger sur nos amis de France.

— Vous venez de Paris, n'est-ce pas ? Donnez-moi des nouvelles des poètes les plus jeunes surtout... Je n'ai malheureusement pas le temps de me tenir au courant... Votre Revue est vraiment admirable ; elle me tient lieu d'une bibliothèque...

A ce moment le comte Broglio, directeur du théâtre Manzoni, interrompit D'Annunzio :

— Maître, veuillez me dire s'il faut avancer davantage la fontaine... Dois-je la faire rapprocher de la rampe ?

— Oh ! faites comme vous voulez ! répondit-il d'un air détaché. Ce sera toujours parfait !

Le succès encore suspendu de sa pièce ne lui donnait apparemment aucune angoisse. En tout cas, rien ne révélait en lui le tourment intérieur, et c'est avec une désinvolture prestigieuse qu'il se promenait avec moi en causant littérature, femmes, nuages et projets de voyage. Il scandait et rehaussait tous les mots avec la précision d'un maître d'école. Son geste semblait dessiner avec élégance les idées au passage et ses yeux prodigieusement impassibles avaient une sérénité brillante et spirituelle. C'était bien un causeur qui s'abandonne aux voltiges de son esprit et flâne de curiosité en curiosité, tout en suivant les volutes d'une fumée de cigarette.

— Je répondrai bientôt, me disait-il, à votre enquête sur le vers libre... Gustave Kahn a raison sur toute la ligne quant au vers libre français ; chez nous c'est bien différent. Nous avons dans notre beau vers de onze syllabes un instrument prodigieux qui se plie à toutes les exigences de la pensée, sans monotonie et sans remplissages. Cela ne veut pas dire que je sois contraire au vers libre italien... Il faut essayer et briser tous les moules. Je suis toujours et je veux être une sentinelle avancée, un éclaireur...

*
* *

Un signal m'obligea à couper l'entretien pour gagner à la hâte mon fauteuil .

Dès le début du troisième acte, Gabrielino, qui avait joué tant bien que mal jusqu'alors, commença à déchaîner son tempérament hystérique, déclanchant des gestes fous et des cris bizarres,

poussant tous les effets au délire en un gâchis grotesque. Bref, une débâcle ! On criait dans la salle :

—Parricide !... Parricide !... Gabrielino est un parricide !

Et le succès de la tragédie tomba violemment avec le rideau sous une rafale de sifflets. Je m'élançai vers les coulisses dans un brouhaha infernal.

— C'est étrange, me dit D'Annunzio ; la plus belle scène de ma pièce, la plus émouvante, n'a pas eu le moindre effet sur le public ! C'est inexplicable ! C'est triste ! J'en suis vraiment dérouté !

Le poète parlait d'une voix plus flûtée que d'habitude, tout en gardant son calme imperturbable et sa froideur de diplomate empesé et courtois. Ce demi-dieu restait-il donc étranger et supérieur à sa défaite ?

Je l'examinai avec attention et je remarquai

bien vite qu'un léger frisson nerveux lui tordait la lèvre inférieure par saccades isochrones. C'était comme une petite bête sournoise, indomptable et quelque peu ironique, qui grignotait à loisir le marbre de sa volonté... Peut-être se reprochait-il tout simplement d'avoir malencontreusement mêlé la vivacité de son fils à la splendeur de ses vers et d'avoir causé le four par un excès de réclame. Je crois bien qu'il cherchait tout bonnement quelque chose de piquant et d'inédit pour aiguiser la curiosité de ses admirateurs. Que pouvait-il encore offrir à leur sottise affamée, tous les trucs épatants et tous les commérages drôlatiques étant usés et remisés ?

C'est sans doute ce soir-là même qu'il imagina le toast menaçant qu'il vient de lancer avec sa nouvelle tragédie *La Nave* (*Le Navire*) dans la mer Adriatique, pleine, dit-il, d'une amertume patriotique.

Il me semble assez curieux de citer intégrale-

ment cette invocation malheureusement trop sybilline, trop littéraire et trop platonique, à la libération de Trieste.

« Cependant que j'oblige ma modestie si méconnue à recevoir la chaleur exaltante d'un si grand nombre d'hommages, et que je considère les témoignages enthousiastes et tendres de mes vieux amis et de mes amis récents, je songe involontairement à une étrange coutume des premiers Vénitiens.

« Ces habitants de la plus amère des contrées n'ayant guère de pâturages, avaient l'habitude de disposer les ruches sur leurs navires en s'embarquant la nuit pour remonter les fleuves turbulents.

« Au point du jour les abeilles descendaient en s'éparpillant pour butiner les fleurs sur des berges toujours changeantes ; et chaque soir, toutes assouvies, elles revenaient à bord.

« Aussitôt les marins, comprenant au poids

doublé de la carêne que les ruches étaient combles, s'abandonnaient au courant du fleuve pour revenir à leurs maisons de bois.

« O mes amis, ô mes frères, je possède moi aussi en ce jour un navire plein de miels différents. Je savoure avec ivresse cette prodigalité insolite, et j'en attends pour mon âme la plus active des fermentations.

« Mais le fidèle buveur d'eau que je suis, tout en mélangeant un peu de ce miel qui lui vient du plus profond terroir latin, lève aujourd'hui la coupe, dans cette assemblée romaine, pour toaster l'amertume affreuse de la Mer Adriatique. »

Les applaudissements enthousiastes qui saluèrent ce défi à l'Autriche ont sans doute fait espérer à D'Annunzio de merveilleuses complications internationales et de tonnants entrechocs diplomatiques... Malheureusement l'Autriche fit la sourde oreille et rien d'éclatant n'arriva, sauf quelques aboiements de roquets croates.

La première de la tragédie « le Navire » au théâtre de l'Argentina

LA PREMIÈRE DE LA TRAGÉDIE « LE NAVIRE » AU THÉATRE DE L'ARGENTINA

(*Dans la salle*)

Rocco Pesce (*serviteur de D'Annunzio ; type de palefrenier ; quarante ans ; rougeaud. — Il applaudit violemment, en criant :* Bis !... Bis !...

Moi. — Mais ce n'est pas un opéra !... Voyons !...

Rocco Pesce. — Je n'en sais rien... Monsieur m'a dit qu'il fallait applaudir à la fin de chaque morceau... J'obéis. (*Et il continue de crier :*

« Bis ! » *en échangeant des œillades avec les Abruzzais groupés autour d'Edoardo Scarfoglio, dans une loge*).

TENERONI (*secrétaire de D'Annunzio, se tourne vers moi pour me déclarer solennellement*) :

Depuis l'*Otello* de Verdi, je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau !...

EVELINA PAOLI (*qui joue le rôle de Basiliola, lance des regards inquiets vers la loge de la Reine d'Italie, en déclamant à mi-voix les vers trop osés de la tragédie*) :

« Je suis une prostituée ! » « Ma nudité est ivre de sève humaine !... » «Mon âme est souillée comme le linge des menstrues !... »

(*Mais le Roi et la Reine sont en train de s'excuser auprès de Gabriele D'Annunzio d'être arrivés en retard et d'avoir perdu une partie du prologue !...*)

(*Dans le foyer*)

Mme TENERONI (*la femme du secrétaire de D'An-*



nunzio. — Vrai ! Je suis épuisée !... J'en ai assez de Gabriele et de ses tragédies !... Mon mari en deviendra fou !... Il est halluciné... Songez que l'autre nuit, avant de m'endormir, j'eus la malencontreuse idée de lui dire : « Tu dois bien avouer, mon cher, que ce sacré *Navire* est assommant !... » Eh bien, mon mari m'a répondu par un coup de poing si violent que j'ai failli tomber du lit !...

(*Sur la scène*)

D'ANNUNZIO (*tout en me désignant une jeune comparse*) : — C'est désolant, voyez-vous... Nos actrices ont des décolletés lamentables !... (*Puis en s'adressant au peintre Duilio Cambellotti*) : Tu devrais, mon cher Duilio, dessiner un suspensoir artistique pour les seins de cette femme ! (*Puis, en s'adressant à la comparse*) : Voulez-vous me donner, madame, la topographie de votre gorge ?

La comparse (*piquée*) : — Vous n'avez qu'à la demander à mon mari !...

D'Annunzio (*à moi*) : — Décidément je n'ai plus de chance avec les femmes... Je me châtrerai bientôt, pour me vouer entièrement à l'art !...

Scarfoglio (*directeur du « Mattino » de Naples et ami intime de Gabriele D'Annunzio*) :

Ce n'est pas la peine, mon ami, car ton *Navire* est l'œuvre d'un impuissant... Vrai, deux miracles extraordinaires se sont opérés cet hiver : l'enthousiasme des Napolitains pour la musique du *Tristan et Yseult* et celui des Romains pour ton assommant bateau !...

Le théâtre de Gabriele d'Annunzio

LE THÉATRE DE GABRIELE D'ANNUNZIO

Et d'abord les tragédies de Gabriele D'Annunzio sont-elles des œuvres théâtrales ? En Italie on persiste à les considérer comme des magnifiques poèmes lyriques. A vrai dire, ce n'est là qu'une opinion de critiques malveillants ou myopes et de dramaturges rabâcheurs. En général, je ne partage jamais l'avis de ceux qui imposent des limites infranchissables aux formes artistiques. Et vraiment Gabriele D'Annunzio n'a que

faire de leurs recettes à chef-d'œuvre. Je me range donc contre ses détracteurs et j'approuve *a priori* sa noble tentative de rénover le théâtre italien en s'inspirant aux lignes grandioses et imposantes de la tragédie grecque et populaire. Je dois malheureusement constater que Gabriele D'Annunzio n'a guère empoigné le grand public que par surprise en de violents et grossiers coups de scène, d'autant plus inattendus et explosifs qu'ils sont précédés par d'interminables tirades lyriques. Mais il y a des exceptions : par exemple la scène de la malédiction du *Serparo*, dans la *Fiaccola sotto il moggio.*

La Figlia di Jorio, qui ressemble un peu trop à la *Lépreuse* de Bataille, a évidemment de grandes qualités théâtrales. On se demande néanmoins pourquoi l'auteur a voulu prolonger outre mesure la scène violente des moissonneurs ivres de luxure, de soleil et de vin, donnant l'assaut à la maison où la lamentable pros-

tituée des champs est venue se réfugier en bousculant les préparatifs du mariage d'Aligi.

Les hurlements forcenés de ces ivrognes gesticulants aux fenêtres grillées, finissent par fatiguer l'émotion et donnent le malaise. Et c'est partout, dans la *Francesca da Rimini*, dans la *Gioconda*, dans la *Fiaccola sotto il moggio*, le même défaut de mesure, le même lyrisme submergeant, et, ce qui est plus grave, la même absence d'originalité dans la conception. *Più che l'amore*, la dernière pièce de D'Annunzio qui chauffa au rouge ardent tous les théâtres d'Italie comme autant de fours, est un mélange bizarre de *Crime et Châtiment* de Dostoïewsky, du *Maître de la Mer* de Voguë et du *Coup d'aile* de Curel.

Le drame disparut sous la pierre tombale d'une énorme préface. L'auteur s'y exerce à l'insolence avec l'acharnement implacable d'un troupier qui apprend à jouer de la

trompette dans la cour d'une caserne. Cette préface est gonflée de vanité et de bile comme le cou d'un dindon. Le volume ne contient de vraiment intéressant que les dernières phrases de l'épilogue, malheureusement trop inspirées par un passage de la *Tête d'or* de Paul Claudel.

Mais revenons à la préface, car on y trouve bien des choses saugrenues. L'on y voit par exemple D'Annunzio assis sur le tombeau de Dante en train de gonfler ses joues d'air, de musique, de rage et de constipation, comme... un nègre joueur de flûte qui voudrait attirer l'attention des passants, ou comme un Prométhée grotesque accroupi dans l'effort douloureux d'expulser des fientes immortelles...

La foule a défilé devant lui sans l'écouter ni le voir, et s'est arrêtée — il y a quelques mois — devant le chantier grandiose où l'on radoubait le *Navire*. Tous les badauds de la critique furent un instant ameutés par le bariolage des pilotis



pavoisés, le papillonnement des quotidiens claquant au vent comme des drapeaux et le fracas des marteaux réclamistes frappant en cadence sur la quille de ce formidable bateau. Les souverains d'Italie voulurent bien le baptiser par la traditionnelle bouteille de champagne brisée contre ses flancs. Du bruit, de la mousse, des discours et des décorations aux calfats !... Puis la foule s'écoula en quête d'autres spectacles, et ce fut tout...

*
* *

C'est ainsi que flambèrent et s'éteignirent les éblouissants feux de paille des pièces de D'Annunzio, sauf la *Ville morte*, la seule des tragédies de cet illustre écrivain qui soit vraiment digne de son talent infatigable et multiforme.

Je ne veux pas faire ici une étude complète et définitive, mais donner simplement quelques ré-

flexions sur cette œuvre dramatique, d'après les admirables représentations de Madame Sarah Bernhardt à Paris et de Madame Duse et M. Ermete Zacconi à Milan. Ces notes me serviront à tirer les conclusions sur l'œuvre théâtrale de l'auteur du *Feu*, qui est intéressante et vaste, de par ses hautes intentions de Beauté. Je tiens à déclarer, avant tout que je considère Gabriele D'Annunzio, au théâtre comme dans le roman, l'un des plus grands artistes italiens d'aujourd'hui.

Cette déclaration préliminaire me permettra d'analyser avec quelque cruauté une œuvre que j'aime beaucoup.

Dès la première scène de *La Ville morte*, je remarque chez l'auteur la préoccupation dominante de créer une atmosphère excentrique à son drame. Il se hâte de susciter une symphonie de couleurs, de voix et de rêves harmonieux, pour y tremper ses personnages, l'un après l'au-

tre, avec grâce. Des socles invisibles sont ainsi préparés sur la scène, pour leurs poses immortelles. Non sans quelque coquetterie d'érudit styliste, D'Annunzio réveille, comme par hasard, le souvenir de Sophocle, dont les vers, idéalisés par le recul du temps, versent une douce griserie intellectuelle sur la description de la sécheresse embrasée de la plaine d'Argos. Nous avons là des nuances et des lointains fondus d'âme et de ciel, très finement rendus. Il y a de plus un choix de meubles, de statues, de couchants luxueux, rares et très recherchés, que les personnages mêlent savamment au dialogue. Tout cela nous intéresse beaucoup, mais... au détriment de l'action poignante et du choc des passions.

La *Ville morte* me donne aussi l'impression d'un merveilleux paysage où il devrait se passer quelque chose d'effrayant, de pathétique... Or, je ne trouve que des escrimeurs en garde, très soucieux de faire reluire leurs épées

au soleil, et attendant des ordres qui ne viendront pas. D'ailleurs les personnages se sont pris la peine de nous le dire : « L'heure qui passe dans la lumière donne parfois une anxiété douloureuse jusqu'au spasme... On dirait que nous attendons une chose qui n'arrive jamais... Rien n'arrive depuis longtemps... Un nuage passe... »

Suit une description de nuages, successivement comparés à des ailes d'or ou à des bûchers embrasés. A cette préoccupation de nuancer l'atmosphère du drame s'ajoute une obsédante manie d'esthétique. Il faut que tout soit noble dans la pensée aussi bien que dans le verbe ; il faut que toute pose soit harmonieuse, élégante et charmeuse. En imposant cette étiquette parnassienne, l'auteur essouffle ses héros et détruit l'action, en négligeant les grotesques imprévus de l'âme, ses violences choquantes, ses bonasses ridicules ou banales. Avec de tels principes, il

est difficile d'insuffler même une vie conventionnelle à ses héros.

Cela ramène à l'immobilité extatique. Et nous avons ainsi dans *La Ville morte*, des êtres gonflés de vie intérieure, des ressorts tendus, des poitrines haletantes et inassouvies, des arcs bandés continuellement sur l'impossible, des âmes vibrantes et immobiles. Car D'Annunzio chérit un peu trop le vers célèbre :

Je hais le mouvement qui déplace la ligne.

Le drame s'appuyant très peu sur le passé des personnages se réduit presque entièrement au récit émouvant de leurs actions futures.

Mais Gabriele D'Annunzio, dont le lyrisme est toujours soutenu par une intelligence très lucide, a senti la faiblesse d'une œuvre d'art ainsi conçue. Aussi a-t-il adopté courageusement le système de Maeterlinck, qui consiste dans l'intervention des éléments : de l'air, de la lumière, du

feu, de la chaleur, des étoiles, de l'ombre, du bruit, du vent éteignant les lampes, des fumées, des montagnes et même des cendres de morts illustres. Ce sont là autant de personnages intéressants qui se meuvent avec beaucoup de grâce dans les tragédies de M. D'Annunzio. Remarquez que ce procédé a sa logique absolue dans une œuvre telle que *L'Intruse*, étant donnée la puissance de suggestion occulte et de mystère que des bruits de faux aiguisées, des froufrous de cignes, un mur bleui de clair de lune, un crissement de pas sur le sable, peuvent acquérir dans l'atmosphère hallucinante de cette veillée auprès d'une moribonde, dans les ténèbres.

L'auteur de *Pelléas et Mélisande* étudie de préférence les tempéraments névrosés, les chairs chlorotiques et labourées par la frayeur, tels des drapeaux usés et déchirés à la merci du vent. Mais je trouve déplacé et quelque peu ridicule

d'appliquer cette formule à des personnages dont le tempérament est notoirement expansif et méridional. L'on voit ainsi dans *La Ville morte* des natures païennes, sensuelles et nullement repliées, qui portent pêniblement des âmes hantées et visionnaires.

Nous en concluons que, chez D'Annunzio, ce mélange absurde est absolument livresque. En réalité cet enfant des Abruzzes a une âme explosive et primesautière. Ainsi, il y a des phrases, dans *Ville morte* que l'on devrait gémir avec des gestes cassés de Primitifs. C'est avec des mains exsangues d'hystérique qu'Anna, mordue de jalousie, devrait fourrager dans les cheveux éblouissants et torrentiels de Blanche-Marie, en prononçant ses paroles de désespoir. Cette merveilleuse trouvaille dramatique n'est pas neuve : nous l'avons admirée pour la première fois dans *Hedda Gabler* de Ibsen.

Pour moi, j'aimerais bien entendre la lumi-

neuse phrase : « Nous sommes sur les rives d'un fleuve d'or », tombant des lèvres violettes d'une androgyne de Burne-Jones, qui aurait la taille démesurément longue, ondulante et effilée et dont la pâleur cadavéreuse serait lentement dévorée par deux grandes prunelles fiévreuses et liquéfiées. Dans le cri de Blanche-Marie, rêvant de savourer la fraîcheur sucrée d'une orange, je note l'exaspération névrosée d'une convalescente plutôt que la sensualité épanouie d'une vierge printanière.

Je me souviens d'avoir éprouvé un désir aussi spasmodique, après cinq jours de mal de mer, épuisé de fatigue, l'estomac brûlé et chaviré et le cerveau halluciné par d'idéales fraîcheurs.

Dans les tragédies de D'Annunzio, l'action est toujours indirecte. On y parle longuement des teintes d'un paysage, d'un coucher de soleil, de la traversée d'un torrent desséché, de la mort d'une alouette, comme d'événements très im-

portants. L'absurdité de cette manie de description et de récit pittoresque éclate surtout dans le caractère nietzschéen, immoral et rapace, du poète Alexandre et, en général, chez Blanche-Marie et la nourrice, les femmes étant toujours aveugles devant le paysage et fermées aux beautés suggestives de l'espace.

Cela fait que les personnages de G. D'Annunzio, qui devraient et voudraient vivre une vie sanglante et passionnée (et qui se contentent d'observer des oiseaux agonisants, des nuages, des roches, etc.) arrivent sur la scène en chancelant, ivres de nuances, en s'appuyant gravement sur des images, comme sur de fragiles cannes de cristal, absolument incapables de nouer un drame humain.

M. Gustave Kahn, qui n'est pas seulement un grand poète, mais aussi un critique très subtil, écrivait au sujet du *Feu* de M. D'Annunzio (dans *La Plume*) : « Ses personnages n'existent

« pas, mais il leur prête souvent de l'éloquence..
« et cela lui sert à faire passer son *ombre* de
« drame. »

*
* *

Ce mélange de rêve et de réalité inconsistante, cette psychologie apparente et trop poussée en esthétique rendent le jeu des acteurs, sinon impossible, du moins très difficile. De grands artistes, tels que la Duse et Zacconi ,qui sont essentiellement réalistes, se sentirent obligés de mêler des détails précis, des gestes naturels à des exaltations lyriques et à des poses solennelles. De là le gâchis des effets et le grotesque. Plus habile, Mme Sarah Bernhardt a su conserver, dans sa déclamation de *La Ville morte* un ton haussé, grandiloquent et presque chantant, qui fondait les éléments hétérogènes de la tragédie.

C'est pourquoi à Paris, aussi bien qu'en Italie, cette œuvre n'a guère pu émouvoir le grand public, qui au cinquième acte comme au premier attendit vainement le drame humain, son drame à lui. Je m'explique : Léonardo a tué sa sœur Blanche-Marie dont il est amoureux. Il l'a tuée : 1° Pour ne pas commettre l'inceste fatal ; 2° pour qu'Alexandre, qui aime aussi Blanche-Marie, ne trahisse pas Anna, sa femme. Or donc les deux hommes sont en présence devant le cadavre de la jeune fille. Vont-ils s'entre-tuer ? Eh bien, non ! rien n'arrive, pas même le suicide tout naturel du frère assassin, car l'auteur suit une logique toute spéciale d'exaltation et de délire. Les paroles d'orgueil véhément et de joie extatique que prononce Leonardo, ivre d'avoir gardé la pureté immaculée de sa sœur, sont justifiables par leurs accointances avec le sublime, mais elles ne sont pas émouvantes.

Aussi le public demeure leurré, choqué, d'au-

tant plus qu'il est absolument incapable de saisir l'intervention toute artificielle de la Fatalité grecque en une psychologie complexe et moderne.

Comment concilier l'idée de l'*ananke* grecque, agitant et poussant de crime en crime des êtres instinctifs et simples, tels qu'Œdipe et Phèdre, et annulant leur volonté, avec l'âme libre, symphonique et conquérante du poète Alexandre ?

*
* *

Le théâtre de D'Annunzio n'est donc pas le théâtre généralisateur, typique et impersonnel des Grecs avec l'intervention des divinités toutes-puissantes. Ce n'est pas non plus le drame du silence et des âmes repliées sur elles-mêmes qui nous vient du Nord.

J'ai eu plutôt l'impression d'une tentative de

drame violent, improvisée par des esthètes froids, épris de crimes passionnels. Par instant aussi, c'étaient de magnifiques essais d'éloquence d'un orateur, admirablement doué, en train de se préparer devant la glace, avant d'affronter la foule, qui lui coupera, peut-être, tout simplement la parole.

Pour défectueuses qu'elles soient, les tragédies de Gabriele d'Annunzio supposent une souplesse d'intelligence vraiment admirable. Tenez ! La cécité d'Anna, dans *La Ville morte*, est une trouvaille dramatique de premier ordre qui lui a été suggérée par l'œuvre de Maeterlinck, mais qu'il utilisa à miracle pour disserter sur d'innombrables sensations illuminantes et nuancées. Tout ce personnage d'ailleurs, qui joue à travers le drame les allures fatidiques de Cassandre, est manié avec un art supérieur. C'est à la fois la confidente des douleurs, l'urne à larmes et le miroir intérieur reflétant les pay-

sages des âmes. C'est très habile de faire résumer tout le premier acte par Anna l'aveugle, en ce beau raccourci :

« *Personne ne m'a parlé... Oh ! tout cet or funèbre !* (Allusion au récit de Léonard racontant sa découverte des sépulcres pleins d'or des Atrides). *Et cette pauvre âme tremblante !...* (l'âme de Léonard en proie à son désir incestueux). *Et la vie puissante qui flambe dans cette belle créature !...* » (la beauté magnifique et fatale de Blanche-Marie).

Le drame étant soutenu et nourri d'images lyriques, j'admire D'Annunzio de les avoir graduées selon les personnages et les instants du drame. Il a fallu, par exemple, rendre presque naturelle, sur les lèvres d'une nourrice, une impression de lumière et de chaleur étouffante très complexe, en l'exprimant ainsi : « *L'été a éclaté comme un enfer !* »

*
* *

La Ville morte a en outre une faiblesse presque insurmontable parce qu'elle exige la collaboration d'actrices et d'acteurs de génie ; chaque personnage est un poète lyrique, raffiné et sensitif, très préoccupé de noter éloquemment ses états d'âme et peu soucieux d'agir passionnellement.

Il faut toute une collaboration intelligente et luxueuse de décors, de costumes et de *truquages*. Il faut une chevelure automnale et dorée de saule-pleureur pour Blanche-Marie, et des vêtements de lumière pour Anna. Et puis, quel éclairage d'ocre, de soufre et de chrysolithe pourra nous donner une bande de soleil traversant la chambre « comme un fleuve d'or » ? Avouez que c'est accumuler des difficultés !

En outre, un balcon doit rester toujours ouvert sur l'horizon riche en couleurs, pour qu'à

tout moment les héros du drame puissent aller prendre de l'air, noter l'allure et la marche des nuages, chercher en plein ciel des sujets de conversation et se refournir, en un mot, de vie littéraire. On y va, comme dans un musée, pour faire valoir son érudition, son esprit et son goût. Vous n'avez qu'à fermer les volets pour arrêter le drame !...

En dernière analyse, je trouve que *La Ville morte* dont la complexité verbale et l'exaltation perpétuelle sont faites pour dérouter le public, n'en demeure pas moins l'œuvre dramatique la plus significative de Gabriele D'Annunzio. On pourrait facilement, en une étude plus approfondie de son théâtre, définir exactement toutes les influences littéraires qui se sont fondues avec le noyau central de sa personnalité, et toutes celles qui demeurent indépendantes, étrangères à sa sensibilité et simplement superposées. Mais ce serait là un travail aussi pédantesque que fastidieux et inutile.

Carducci commémoré par d'Annunzio à Milan

10



CARDUCCI COMMÉMORÉ PAR D'ANNUNZIO A MILAN

Que de fois j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous les rayons de la fortune. En vérité, sa seule présence suffit à désarmer la satire et le sarcasme de ses ennemis et de ses détracteurs systématiques, Je ne suis pas de ces derniers, Dieu mer-

ci, car une violente sympathie personnelle m'oblige toujours à admirer en lui le séducteur prestigieux, l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens, dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires. Je ne puis guère saluer l'auteur du *Feu* sans humer avec volupté le mystérieux parfum de veine et de roublardise que répand son geste féminin.

Dès ma première rencontre avec lui, j'ai subi le charme pénétrant que dégage son corps vibrant et onduleux aux souplesses enfantines de jeune arbuste printanier, ce corps acide d'éternel adolescent, que son étincelante calvitie, le teint roussi de ses joues desséchées, les six poils de ses moustaches et les trois crins fauves de sa barbiche ne parviendront jamais à vieillir.

Car il a toujours le plus frais sourire du monde, un sourire plaintif de chevreau qui bêle vers



D'Annunzio leva la séance en disant : « Il y a des aurores qui ne sont pas encore nées. » (Page 200).

sa mère, si bien que l'on évoque involontairement les clochettes des troupeaux aériens, suspendus très haut sur les pâturages alpestres.

*
* *

Oh ! ce n'est pas là un portrait définitif, et je tâtonne au hasard pour fixer les traits essentiels de cet homme impressionnant. Mais voilà que, tout à coup, en regardant le buste grandiose de Giosuè Carducci, puissamment modelé par le sculpteur Butti, et dont la masse neigeuse, creusée d'ombres irritées, éclate sur le fond rouge de la scène, j'ai enfin entrevu dans la mignonne figure de Gabriele D'Annunzio la plus fascinante et inoubliable des courtisanes parisiennes. N'y avait-il pas, en effet, dans la grande salle du théâtre Lirico, l'innombrable froufrou d'une robe somptueuse sortie de chez Paquin, que Mme la Gloire en personne portait

avec une élégance surnaturelle ? C'était un de ces merveilleux nuages de soie, de brume, de désir et de rêve, qui, déferlant sur le corps de l'invisible et présente déesse, se prolongeait magiquement dans les remous de dentelles écumantes et de fleurs dont rayonnaient les femmes du parterre et des loges.

Des amas de roses vivantes et de violettes émues qui applaudissaient de tous leurs parfums et de toutes leurs couleurs, voilà ce que charriait la traîne bruissante de la Gloire d'Annunzienne.

Mais j'oubliais un instant les dessous affriolants de cette robe illustre et leurs succès historiques, pour étudier d'un coup d'œil de couturier savant l'agrafe qui retenait l'étoffe royalement drapée sur les épaules un peu lasses, mais non courbées, du poète. Car le mirage s'évanouit et c'est bien Gabriele d'Annunzio sanglé dans son impeccable redingote qui s'avan-

çait vers la rampe côte à côte avec le marquis Ponti, maire de Milan, dont la parole claire et le geste élégant proclamèrent à la foule l'importance exceptionnelle de cette cérémonie nationale.

Un applaudissement aussi affectueux qu'enthousiaste couronna le discours de ce citoyen éminent qui jouit justement d'une sympathie universelle.

C'est alors que parmi l'anxiété aiguisée, Gabriele D'Annunzio, oubliant tout à coup le nom fulgurant de Carducci, se prit à faire un magnifique éloge de la ville de Milan, avec la désinvolture d'un dauphin qui pique un plongeon à des profondeurs incalculables, pour se garer des rayons trop violents du soleil.

La salle, absolument bourrée, engoncée de monde, interrompit de bravos frénétiques cet exorde aimable sur la richesse grandissante de la Lombardie et sur la fièvre véhémente de ses foyers industriels.

Les couloirs desservant la scène et le parterre, tous remplis — comme des boudins — d'une foule qui ne voyait rien et entendait peu, exprimaient tant bien que mal leur reconnaissance, en faisant gicler hors des loges, des flots pressés de jolies femmes, telle une farce appétissante.

Que ces images gastronomiques me soient pardonnées ! Songez que l'atmosphère du Lirico était on ne peut plus savoureuse... Tout y était piquant et rehaussé de goût, et l'orateur enduit du miel doré de l'Hymette était vraiment à croquer, près de la lampe électrique abat-jourée d'un coquillage de soie !

*
* *

Les Milanais qui ont l'esprit très positif, murmuraient ironiquement que ces éloges étaient au fond, un hors-d'œuvre dans une commémoration

de Carducci. Et D'Annunzio, qui le savait bien, déployait une finesse diabolique pour démontrer que le grand poète des *Odes barbares* n'avait vraiment chanté dans ses poèmes que les grandeurs de la capitale industrielle de l'Italie, du moment qu'il avait parlé de Milan dans la *Canzone di Legnano*.

N'était-ce pas suffisant ?

Il fallait aussi que les examinateurs fussent bien sévères pour coller un étudiant qui sortait avec tant d'ingéniosité de la redoutable question posée, et racontait aussi spirituellement ce qu'il jugeait utile au succès de son examen.

Et cependant de grands papillons bleus, peut-être égarés sur l'haleine que le printemps soufflait déjà sur la ville, voletaient ironiquement dans la salle pour évoquer sans doute l'âme agreste de Virgile sur la tête de l'éloquent et légitime successeur de Dante. Le froufrou de leurs ailes durant les pauses de l'orateur lutta

avec le grignotement des plumes que menaient sans fin les journalistes attablés au fond de la scène, derrière un rideau de verdure.

Oh ! presque rien : ...une grande feuille de vigne sur l'impudeur de Notre-Dame la Réclame; car Gabriele avait dit sans doute : « Pouah ! ...cachez-moi vite cette femme nue ! »

Malheureusement, le froissement nerveux de ces petites ailes désespérées s'éteignit peu à peu, sous la voûte, et le crissement des plumes immortalisantes continua seul à énerver l'orateur qui s'agitait de plus en plus sur son siège, accélérant sa lecture.

Si bien que les journalistes abrités à l'ombre de leurs palmiers, travaillaient fiévreusement dans le sable fuyant de leur copie, où Gabriele d'Annunzio a, dit-on, jeté les fondements de son œuvre.

Je ne partage pas cette opinion malveillante, car voici que je bondis tout à coup d'enthousiasme et j'applaudis chaleureusement l'admi-

rable description de l'agonie de Giosuè Carducci.

Mais cet écolier de génie ne possédait vraiment pas son sujet ; d'aucuns prétendent même qu'il voulait le faire oublier à ses examinateurs.

Le fait est qu'il lâcha une seconde fois Carducci pour nous instruire sur la grandeur de l'Europe.

— L'Europe n'est pas décrépite, déclara-t-il... En voulez-vous un exemple ? Regardez donc l'Allemagne, son intelligence multiforme, ses innombrables usines... les chapeaux de ses femmes... ses chemins de fer... les moustaches de son empereur...

Ah ! non, vraiment, je ne m'attendais pas à cet éloge de la puissance tudesque, en ce moment où la Triple-Alliance est quelque peu relâchée.

Les dames milanaises s'ennuyaient ferme, dans la salle, devant ce déballage de pacotilles

historiques, d'autant plus que l'écolier n'avait pas l'air convaincu, ayant toujours tout ignoré de l'Histoire, sauf qu'elle est à genoux pour lui préparer un piédestal.

Les professeurs qui tiennent toujours à ce que l'on soit bien dans le sujet, commencèrent à agiter convulsivement leur têtes chauves, ce qui produisit sur la scène un prodigieux effet de poissons frétillants et désespérés dans une bordigue ; et l'irritation se serait sans doute propagée avec rapidité, sans le nom de Trieste qui mit tout à coup le feu aux poudres de l'enthousiasme, éclatant devant la courbette enfantine de Gabriele d'Annunzio. Celui-ci, satisfait, reprit d'une voix monotone, son cours sur la politique étrangère, nous annonçant pompeusement l'immortalité de la race, la force des ancêtres et de la terre, et autres idées que j'avais déjà goûtées dans les œuvres de Maurice Barrès. Puis il nous tissa l'éloge de la renaissance actuelle de l'Italie, qu'il

déclara très importante étant donnée l'ineptie de ses gouvernants, ce qui fit un vif plaisir au peuple entassé dans les hautes galeries.

*
* *

Au fond, j'approuve sans restriction Gabriele D'Annunzio de ne pas s'être départi de son habituelle souplesse diplomatique. Il y a quelques mois, dépité par des critiques acerbes, l'auteur de *Plus que l'Amour* avait déchaîné un orage d'injures jupitériennes sur la tête du public et de la presse ; mais ce ne fut là que l'emportement passager d'une jolie courtisane qui a des cors aux pieds.

L'Italie ne se souciant guère de ses invectives, l'infatigable anguille de son esprit parut un instant prisonnière des varechs...

Le voilà remonté à la surface, grâce aux éloges qu'il décerne à la ville de Milan et qui lui

seront un brevet valable pour le succès de ses pièces futures. Chose probable, car les spectateurs italiens empêtrés dans l'ennui, l'auteur de *La Fille de Jorio* sera toujours leur providence.

Qui, mieux que lui, peut leur offrir un résumé savoureux de toutes les littératures européennes d'avant-garde et de les tenir au courant des imperceptibles mouvements de la sensibilité mondiale ? N'est-ce pas à ce grand génie livresque, épanoui par un miracle dans la poussière des bibliothèques, dont il garde l'odeur cosmopolite, que le public italien doit le plaisir de humer l'essence poétique de Baudelaire, de Verlaine, de Maeterlinck, de Jean Lorrain, de Gustave Kahn, de Régnier, de Barrès, de Bataille et de tant d'autres ?... D'autant plus qu'il harmonise soigneusement les tons les plus divers et que, pour avoir accueilli dans son sein tant de fleuves étrangers, la mer de son œuvre n'en est pas moins transparente et

profonde. Ce qui resplendissait à mes yeux ce jour-là sur la scène du Lirico, c'était la volonté infatigable de ce travailleur acharné, pour lequel Buffon à écrit : « Le génie est une grande patience. »

Je ne lui reprocherai donc pas d'avoir, en parlant de Carducci, comme partout ailleurs, accueilli dans la vaste hôtellerie de son style les pensées et les images des autres. Il les a reçues non comme des hôtes de hasard, mais comme des clients riches et sérieux que l'on soigne de toute façon et dont on bourre la note. Qu'importe si la voix grêle et chevrotante dont il appelle son public dénonce un peu l'épuisement de son gosier râpé jusqu'à l'usure par la saveur forte des littératures ingurgitées ?

*
* *

Ce dont je me plains, c'est qu'il ait oublié

...

dans son discours de nous dire en quoi consiste exactement la grandeur immortelle de Giosuè Carducci, à savoir la force d'un génie qui sut reforger la langue italienne et l'assouplir pour dresser jusqu'au ciel les vaillantes architectures de certains poèmes qu'on dirait creusés dans le granit, tels les temples persans sur les hauts plateaux asiatiques.

Durant tout le discours de D'Annunzio, le poète des *Odes barbares* n'était pas là ; et l'angoisse enthousiaste de la foule attendit vainement que l'orateur lui parlât des grands vers sonores de Carducci, brandis jadis comme des lances sur la Tour degli Asinelli, et tour à tour tendus comme des catapultes, ou soulevés à la manière des antiques béliers de bronze, devant la muraille du pédantisme lâche et de l'hypocrisie. Ah ! je suis donc bien jeune, moi, puisque au seul souvenir de ces belles strophes le sang me bat au cou et le cœur me saute dans la gorge !

Feint-il donc de ne pas admirer l'allure cadencée et dansante de ces chansons printanières que le grand Carducci lançait dans les prairies de nos âmes tels des poulains éblouis de joie, pénétrés de soleil et de parfums végétaux ?

D'Annunzio n'a-t-il pas goûté ces vers puissants dont les rimes, soudain alourdies de tendresse, se mêlent et se fondent comme les silhouettes de deux amants dans la suavité du crépuscule ?...

Voilà des lacunes très graves ; mais on lui pardonnera tout et toujours, et l'on cadencera de bravos son allure jeune et fière quand on le verra passer sur sa célébrité avec le seul rayonnement de sa calvitie, comme sur un pont dont les rampes de bois plein montent jusqu'à ses épaules.

Tous savent qu'il eut longtemps, cet arriviste acharné, le rampement sinueux d'une chenille entre les pierres... Qu'importe, puisque son geste indique maintenant au monde qu'il faut, selon

le mot de Léonard, empoigner la fortune par les cheveux de son front, car elle a la nuque chauve.

C'est pourquoi cet homme, qui ne gaspilla jamais ses chances et qui fut toujours avare de son temps, se trouvant enfin satisfait du succès, leva la séance en disant, en guise de conclusion : « Mais il y a des aurores qui ne sont pas encore nées ! »

Gabriele D'Annunzio veut peut-être dire par là qu'il ne voit pas autour de lui un rival ou un remplaçant vraiment digne d'exprimer l'âme de la péninsule italique. Il oublie Giovanni Pascoli, l'auteur des *Poemi conviviali ;* Giovanni Pascoli, le plus grand poète italien vivant, qui ne tardera pas à être consacré poète national de l'Italie contemporaine.

Qui sait ?... Car Giovanni Pascoli n'a pas le charme de D'Annunzio. Nous chercherions vainement dans son œuvre ces poèmes luisants, ciselés et polis comme des bijoux, cette fausse

verdure décorative, ces idées malades et plaintives sous le poids des richesses inutiles, cette roulette de banalités, ces rastas et ces cocottes qui font de l'œuvre du divin Gabriele le Monte-Carlo de toutes les littératures. Giovanni Pascoli, qui ne sait pas sourire aux croupiers, aura-t-il, malgré tout, une chance durable au trente et quarante de l'immortalité ?...

NOTA. — *Quelques fragments de ce volume ont paru dans le* Gil Blas.

Table

Imprimerie Rennaise L. CAILLOT et FILS.